SOCIÉTÉ
Généalogie ♀

TÊTE-À-TÊTE
Brenda Milner

REPORTAGE
Porno humanitaire ?

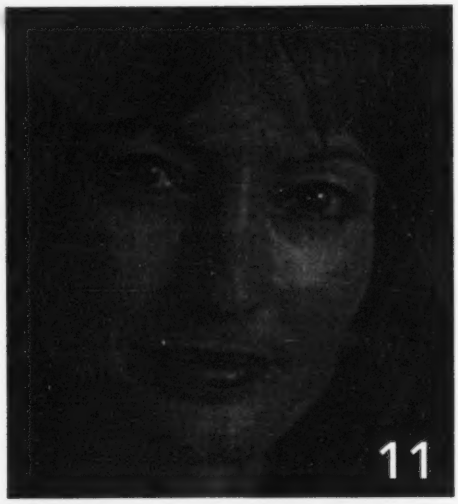
JANVIER-FÉVRIER 2010

Gazette DES FEMMES

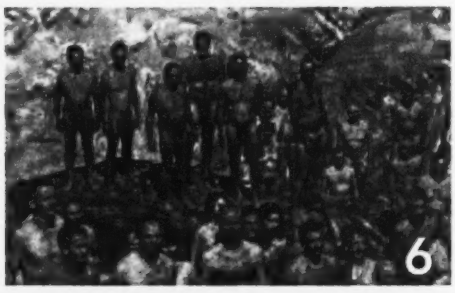
www.gazettedesfemmes.com
Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs

Elles **redéfinissent** la cinquantaine

Janvier-février 2010, vol. 31, n° 4 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME



L'imagier



© Greenpeace / Michael Wüertenberg

Yseult Picard

DOSSIER

11 ELLES **REDÉFINISSENT** LA CINQUANTAINE

Nées dans les années 1950 dans un Québec encore obéissant, elles ont bien dû tracer leur propre voie. Celle d'une génération qui embrassait de front travail, famille et amour comme aucune autre auparavant. Au seuil de leur retraite, elles sont en plein contrôle de leur destinée, prêtes à poursuivre leurs rêves.

LE TRAVAIL CHEZ LES 50-64 ANS

12 Stop ou encore ?

Malgré des emplois, des revenus et des parcours scolaires différents, désir rassemble les femmes de cette génération. Travailler. Parce qu'il faut se nourrir, certes, mais aussi parce que le travail est un lieu privilégié de développement et d'apprentissage.

18 Les amoureuses de l'âge mûr

Côté cœur, les Québécoises de 50 à 64 ans sont lucides. Leur sérénité passe par leur connaissance d'elles-mêmes et non par l'amour qu'elles ont ou pas, à portée de main. Incursion dans une génération en train de se définir encore.

6 Des fesses pour la bonne cause ?

Entre l'exposition de corps dénudés et la diffusion de vidéos pornos pour retenir l'attention, il y a une ligne à tirer. Jusqu'où est-il moralement acceptable d'agir pour financer des organismes humanitaires ? Des experts en discutent.

24 Mémoire vive

Lisa-Marie Gervais a rencontré Brenda Milner, 91 ans, active, alerte et pétante de santé. Exploration du champ d'expertise de cette neuropsychologue, sans encyclopédie ni Internet.

27 D'une mère à l'autre

S'il suffisait, pour établir l'histoire des femmes, de retracer nos origines… mais de mère en mère, cette fois ? Gros plan sur une pratique non sexiste de la généalogie.

29 *Ropa non grata*

Elles les trient, les lavent, les repassent et les vendent. Le commerce des vêtements de seconde main provenant des Nord-Américains a permis à des milliers de Boliviennes d'assurer la survie de leurs familles. Réussiront-elles à convaincre le président Morales d'accorder son salut à leur gagne-pain ?

RUBRIQUES

3 LA RÉDACTION VOUS PROPOSE | 4 BOÎTE AUX LETTRES | 5 MOT DE LA PRÉSIDENTE | 10 PERSPECTIVE CSF | 32 BOUQUINS | 34 ACTUALITÉ | 35 BILLET

Claudel Huot

INSPIRANTE EXPLORATION

En 2009, les membres du comité de rédaction de la *Gazette des femmes* avaient émis l'idée de partir à la découverte des femmes de la cinquantaine… et des poussières. Que représente cette étape de leur vie ? Comment abordent-elles la retraite ? Vivent-elles des amours heureuses ? Début 2010, voilà qui est chose faite. L'exploration effectuée l'automne dernier s'est révélée passionnante.

De manière générale, sans même se le dire, les générations qui se succèdent affirment immanquablement que « de nos jours, les gens vieillissent mieux qu'avant ». Est-ce vrai ou n'est-ce là que la répétition, d'une génération à l'autre, d'une impression pour se faire croire à la supériorité de sa propre lignée ou à l'évolution de l'espèce humaine ? Vrai ou pas, notre époque nous permet de disposer de produits sophistiqués – en petits pots ou chez le chirurgien esthétique – pour maintenir l'illusion de la jeunesse et de la beauté. Mais toutes ne se prévalent pas pour autant des bienfaits de ces mixtures ou de ces techniques artificielles.

Plusieurs acceptent avec sérénité les empreintes du temps sur leur corps. Elles se réjouissent aussi du bien-être intérieur acquis au prix d'expériences multiples, agréables ou difficiles, au cours de leur vie. Sont du nombre les quinquagénaires que la *Gazette* a rencontrées. Sous la plume des journalistes

> Les femmes de 50 à 64 ans nous apparaissent bien dans leur peau. Elles se connaissent et n'attendent après personne pour être heureuses.

Jacinthe Tremblay et Ariane Émond, ces femmes de 50 à 64 ans nous apparaissent bien dans leur peau. Elles se connaissent et n'attendent après personne pour être heureuses. Elles expérimentent le travail, la retraite, les amitiés et l'amour – s'il est au rendez-vous – entièrement et librement. Sans modèles, elles ont, dans le passé, ouvert une voie qu'elles continuent de tracer. Un dossier à lire pour s'inspirer, que ce soit à court, moyen ou long terme…

En page couverture

Figurent en page couverture les photos de femmes de la cinquantaine dont quatre sont très actives au Québec dans leur milieu respectif. Il s'agit de R'kia Laroui, professeure et directrice du baccalauréat en enseignement secondaire à l'Université du Québec à Rimouski, de Diane Lavallée, curatrice publique du Québec, d'Élaine Hémond, consultante et formatrice, spécialiste des questions de genre et de démocratie sur les scènes canadienne et internationale, et de Christiane Pelchat, présidente du Conseil du statut de la femme. En phase avec les valeurs véhiculées par les femmes invitées à témoigner dans notre dossier *Elles redéfinissent la cinquantaine*, ces dames ont accepté de prêter leur visage à la couverture. ::

Nathalie Bissonnette
Rédactrice en chef

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Écrivez-nous vos commentaires et réactions par courriel après avoir parcouru notre dossier *Elles redéfinissent la cinquantaine* au :
gazette@csf.gouv.qc.ca

BOÎTE AUX LETTRES

Faites-nous parvenir vos commentaires!
Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

■ gazette@csf.gouv.qc.ca
■ *Gazette des femmes*
Conseil du statut de la femme
800, place D'Youville, bureau 300
Québec (Québec) G1R 6E2

Garder l'œil **ouvert**

Je suis abonné à la *Gazette des femmes* depuis ses débuts. Que de chemin parcouru par les Québécoises depuis les années 1970! Je me souviens de ces groupes de jeunes mamans qui, dès que leurs enfants se retrouvaient à l'école, revenaient aux études au Collège Marie-Victorin, où j'enseignais. Elles avaient du temps, de l'énergie, de l'expérience, de l'amour à revendre et une grande soif d'apprendre. Mais la plupart n'avaient pas encore entendu parler de Simone de Beauvoir, de Benoîte Groult, de Germaine Greer, etc.

Je suis extrêmement content que le féminisme soit en remontée au Québec. Bien sûr, nos jeunes femmes sont choyées, comparativement à leurs grands-mères. Mais l'égalité est loin d'être assurée. Nous aurons bientôt, autant les hommes que les femmes, à défendre le droit des femmes à l'égalité. Au Moyen-Orient bien sûr, mais aussi chez nous, où s'insinue progressivement un islamisme extrémiste des plus dangereux. C'est ensemble que nous aurons à faire preuve de vigilance. Je veux simplement ajouter ma voix d'homme qui aime les femmes pour dire que moi aussi, je m'inquiète du chemin qui reste à parcourir pour que la femme soit vraiment considérée partout comme un être humain à part entière.

Jean-Pierre Audet
Montréal

Agronomes et **courageuses**

J'aimerais vous proposer un sujet d'article: si vous nous parliez de ces femmes qui ont emb ssé la carrière d'agronome? Autrefois, on trouvait beaucoup plus d'hommes que de femmes dans ce métier. Aujourd'hui, il semblerait que la tendance s'est renversée... Je suis moi-même diplômée de l'Institut de technologie agroalimentaire de La Pocatière, et de l'Université Laval comme agronome. J'ai dû faire tomber beaucoup de barrières pour me tailler une place comme professionnelle en agriculture. Je suis maintenant conseillère régionale en productions animales pour la plus grande région agricole du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation. On gagne à être connues !

Natalie Sylvain
Lévis (Saint-Jean-Chrysostome)

RDLR : Nous réfléchirons sérieusement à votre proposition au cours de la prochaine année!

Écho sur les **mamans**

J'ai bien aimé les articles portant sur le féminisme et la maternité (nov.-déc. 2009). Cette thématique reflète une réalité que plusieurs femmes vivent et que je vois dans mon milieu de travail.

Marie-Hélène Perron, médecin de famille
Saint-Hyacinthe

Depuis 1979, cette publication est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme, qui en est l'éditeur.

- **Directrice** Nathalie Savard
- **Rédactrice en chef** Nathalie Bissonnette
- **Rédaction-révision** Sophie Marcotte et Serge Beaucher
- **Correction d'épreuves** Sophie Marcotte et Annie Paré
- **Réalisation graphique** Michèle Tellier
- **Adjointe administrative** Gaétane Lafemière
- **Impression** Transcontinental

Forest Stewardship Council

- **Marketing et publicité** Gaétane Lafemière, tél. : 418 643-4326 ou 1 800 463-2851
- **Courriel** gazette@csf.gouv.qc.ca
- **Site Internet** www.gazettedesfemmes.com
- **Changements d'adresse et retours postaux** *Gazette des femmes* Service aux abonnements 4380, rue Garand Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3 Tél. : 1 800 665-5372 Téléc. : 514 333-9795 gazettefemmes@quebecorworld.com

Dépôt légal : 1er trimestre 2010
ISSN : 0704-4550

© Gouvernement du Québec

Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Repère et dans l'Index de la santé et des services sociaux.

La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.

Poste-publications — N° de convention : 40069512

Conseil du statut de la femme
Québec

MÈRES ET MONDE C'EST:

DES LOGEMENTS SUBVENTIONNÉS
DES ACTIVITÉS COMMUNAUTAIRES
UNE FORMATION PROJET DE VIE
DES CHANCES D'IMPLICATION
BEAUCOUP DE SERVICES

mères & monde
CENTRE COMMUNAUTAIRE ET RÉSIDENTIEL PAR ET POUR JEUNES MÈRES

TU ES UNE JEUNE MÈRE AGÉE ENTRE 16 ET 30 ANS? MÈRES ET MONDE T'INTÉRESSE?

418 522 5139 ou
accueil@meresetmonde.qc.ca
Nous sommes situés au
727, 8e Avenue à Québec

Camirand Photo

LE TRAVAIL, TANT QU'IL NOUS PLAIRA !

Je suis de celles-là et j'en suis fière. Celles-là, ce sont ces femmes dans la cinquantaine ayant formé la première cohorte à porter consciemment l'héritage du féminisme au Québec et à en avoir profité. Une lutte, menée avec persévérance et entêtement, qui nous avait offert un cadeau inestimable : la conviction profonde d'avoir des droits et des possibilités de même que l'assurance de pouvoir se suffire à soi-même, particulièrement sur le plan financier, et ce, sans devenir « l'épouse de ». Tout un progrès, toute une victoire, mais il restait encore du chemin à faire.

Mes premières prises de conscience féministes ont eu lieu pendant mes études collégiales. L'analyse d'annonces publicitaires sous l'angle de la représentation de la femme me faisait dresser les cheveux sur la tête. J'y ai également vécu mes premières expériences comme militante politique et engagée dans le changement. C'est l'époque où j'ai pris conscience du boulot qu'il restait à abattre en matière d'égalité entre les femmes et les hommes. Heureusement que d'autres avant nous s'étaient battues pour le droit de manifester, de travailler et de voter. Grâce à ces femmes, dont ma mère, j'ai eu accès à l'université, où j'ai pu former une pensée, une pensée critique qui est l'un de mes outils les plus précieux.

Les femmes de la génération précédente n'ont pas eu cette chance. Une femme âgée de 60 ans en 1976 avait obtenu le droit de vote à l'âge de 24 ans. Et cette même année, 37,2 % de celles âgées de 50 à 54 ans étaient actives sur le marché du travail. En 2006, ce taux a grimpé à 76,3 %. Nous avions bel et bien été les héritières d'avancées déterminantes pour l'avenir de notre genre. Et nous en avons été conscientes.

Cette conscience nous a permis d'explorer les possibilités qui s'offraient à nous sur le plan professionnel, sans pour autant délaisser le projet familial. Il a tout de même fallu ralentir le rythme en matière de procréation. Les femmes de ma génération sont celles à avoir mis au monde le moins d'enfants dans l'histoire du Québec. En effet, nous sommes plus de 25 % de cette génération à ne pas en avoir eu. Contrairement à aujourd'hui, les congés de maternité et parentaux n'étaient pas encore suffisants pour que l'on puisse aussi facilement choisir d'avoir des enfants et de travailler.

Nous avons quand même réussi à baliser la voie. Nos prédécesseures avaient lutté, nous allions marcher dans leurs pas et taper bien fort ce chemin encore peu fréquenté pour les suivantes. Et cela, dans le plaisir ! En témoigne la parole des quinquagénaires interviewées dans le dossier *Elles redéfinissent la cinquantaine* : ces femmes aiment travailler. Le milieu professionnel représente une source de développement et d'enrichissement qu'elles tardent à quitter. Et pourquoi pas ! Nous sommes libres d'y demeurer tant qu'il nous plaira.

Une certitude m'habite désormais : il sera de plus en plus difficile de faire reculer la participation des Québécoises à la société, car elles disposent maintenant d'une solide voie d'accès à la pleine réalisation de soi selon leurs aspirations les plus profondes. Néanmoins, demeurons vigilantes concernant l'entretien de cette route. D'une part, afin d'éviter que l'on abuse de leur désir de servir, en assignant systématiquement les femmes, par exemple, dans le rôle d'aidantes naturelles, mais aussi afin que la voie balisée reste libre pour le passage de la génération qui nous succédera.

Vœux de saison

Je souhaite sincèrement que l'année qui commence soit pour vous synonyme de bien-être et d'équité dans toutes les sphères de votre vie ! J'espère que vous resterez nombreuses à suivre de près les enjeux et les dossiers qui seront présentés dans la *Gazette des femmes* afin de demeurer bien au fait des défis qui animent les Québécoises de l'an 2010. ::

Christiane Pelchat

Présidente
Conseil du statut de la femme

Des **fesses** pour la bonne

« Cachez ce sein que je ne saurais voir » : la célèbre réplique du *Tartuffe* de Molière paraît bien désuète en cette ère où la nudité sert à vendre n'importe quoi : bière, parfum, vêtements… Mais lorsque ce sont des organisations humanitaires qui adoptent des techniques de marketing à la morale discutable, doit-on s'offusquer ou applaudir à la créativité ?

| par Hélène Mercier et Annie Mathieu

En 2007, puis en 2009, l'organisation environnementale Greenpeace s'est associée au photographe Spencer Tunick, reconnu pour ses photos-installations de foules nues dans des lieux publics. Le New-Yorkais a d'abord immortalisé les corps dévêtus de 600 femmes et hommes sur le glacier d'Aletsch en Suisse. Puis, ce sont des Français qui ont été invités à se dénuder pour la séance photo de Tunick dans un vignoble du sud de la Bourgogne. Dans les deux cas, le but était de « mettre en parallèle la vulnérabilité de la planète face au réchauffement climatique avec celle des corps humains confrontés au froid et aux éléments naturels », *dixit* le site Internet de Greenpeace.

À Montréal, le 13 juin 2009, la World Naked Bike Ride a réussi à rallier des cyclistes qui ont enfourché leur vélo, certains nus comme des vers, pour protester contre le trafic automobile excessif en milieu urbain. Et c'est pour décrier le suremballage que la boîte de cosmétiques Lush a encouragé ses employés à se déshabiller en 2008. La liste des initiatives qui mettent la nudité au service de la revendication s'allonge...

Jusqu'à la porno pour sauver la nature ?

Sauf que si tout le monde le fait, ça perd de l'intérêt. Certains poussent donc beaucoup plus loin le recours à la nudité pour des motifs humanitaires. C'est le cas de l'organisation écopornographique norvégienne Fuck for Forest (FFF), la première en son genre, qui remet les fonds qu'elle amasse à des organismes de protection de la nature. Les deux cofondateurs, le Norvégien Tommy Hol Ellingsen et la Suédoise Leona Johansson, alimentent le site Internet de FFF en matériel pornographique amateur. Près de 1 000 abonnés déboursent un peu moins de 20 $ CA par mois pour y avoir accès.

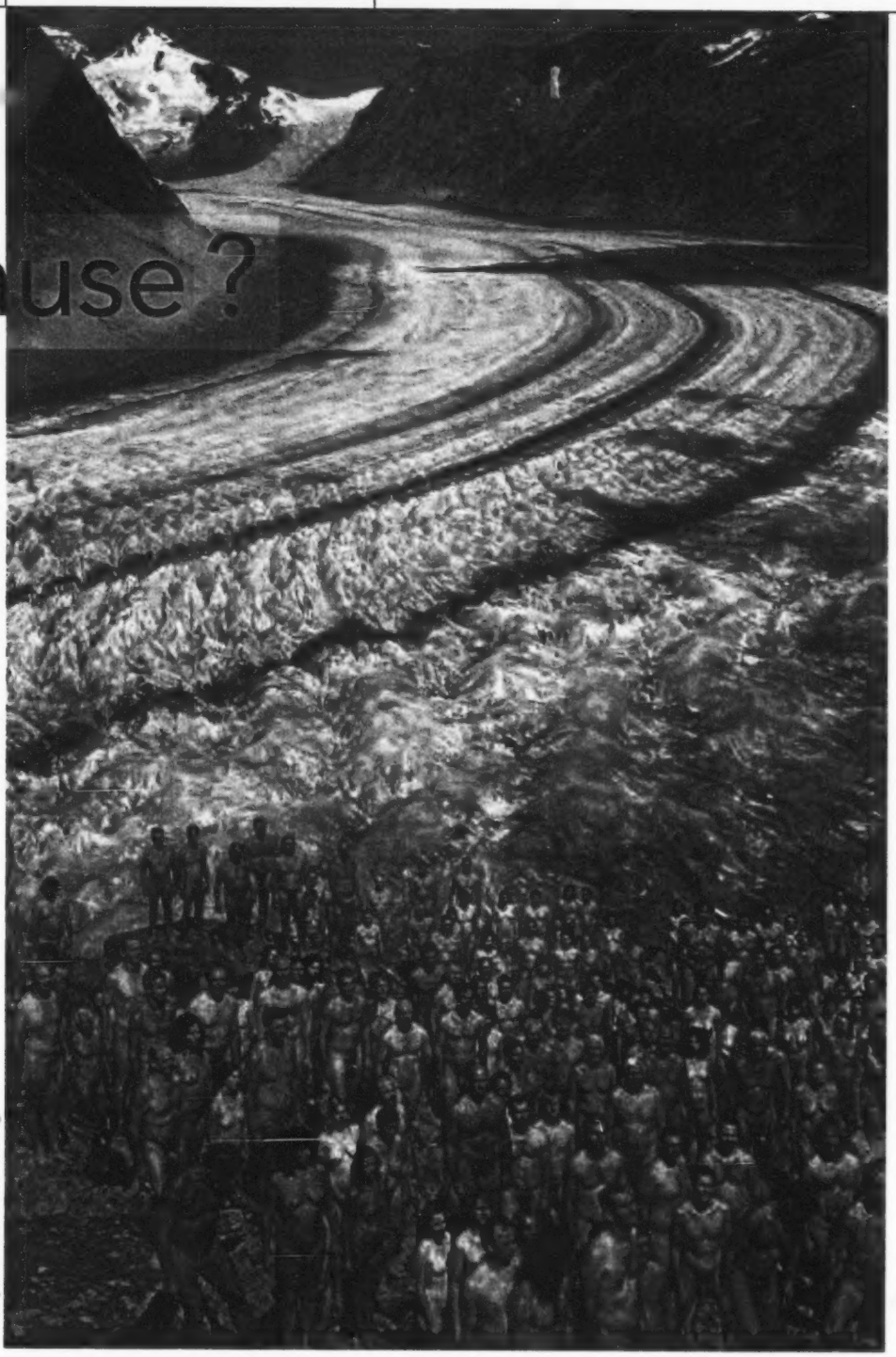
Depuis ses débuts en 2004, FFF a remis à des organismes écologistes la somme non négligeable de 743 000 $ CA. La chercheuse finlandaise Susanna Paasonen s'est penchée sur le sujet. « Fuck for Forest a innové en étant la première organisation à amener cette notion de "pornographie de bonne volonté", associant la pornographie à un projet social », relate-t-elle à la *Gazette des femmes*. Dans son livre *Pornification: Sex and Sexuality in Media Culture*, paru en 2007, elle a exploré comment la pornographie a proliféré et s'est infiltrée dans notre quotidien par l'intermédiaire des médias. Elle y décrit les protagonistes de Fuck for Forest comme de simples « activistes amassant des fonds pour la préservation des forêts tropicales ».

Alors que plusieurs s'indignent devant les méthodes hétérodoxes du couple Ellingsen-Johansson, la cofondatrice de FFF insiste : son conjoint et elle n'utilisent pas la pornographie comme un moyen pour arriver à leurs fins. « Notre objectif principal est de libérer la nature, explique-t-elle. La sexualité est l'un des instincts naturels les plus importants. La déconnexion des gens par rapport à leur corps et à leur sexualité se reflète dans la façon dont ils traitent la nature qui les entoure. C'est intimement lié. »

De l'argent sale ?

Mais si FFF n'était que la consécration d'une astucieuse technique de marketing ? Nul doute qu'une manifestation teintée de nudité attire davantage l'attention qu'un cortège de manifestants

cause ?

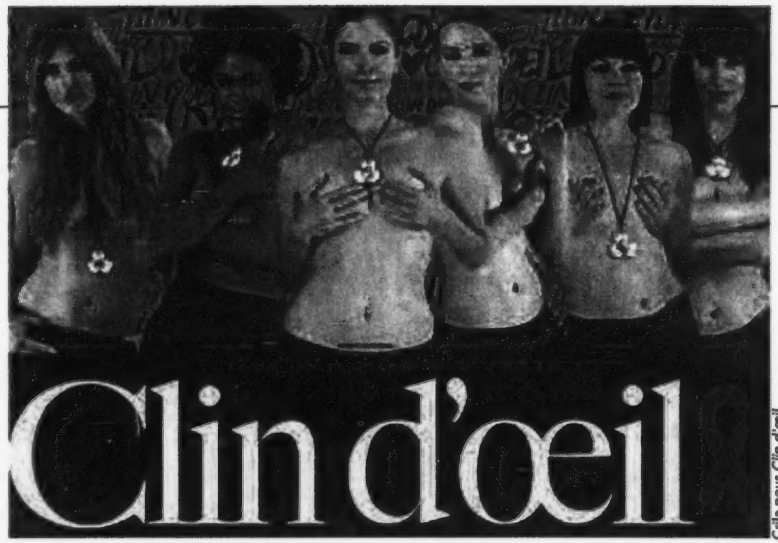


© Greenpeace / Michael Wiertenberg

En août 2007, 600 volontaires ont posé nus sur le glacier d'Aletsch, en Suisse, à 2 300 m d'altitude. Imaginée par le photographe américain Spencer Tunick et l'organisation écologiste Greenpeace, cette action avait pour objectif de mettre symboliquement en relation la fragilité du corps humain et la vulnérabilité des glaciers aux changements climatiques.

pancartes en mains. Mais de là à utiliser la pornographie pour faire valoir une bonne cause, il y a une limite que certains n'ont jamais osé franchir, sauf FFF. « J'ai étudié l'organisation; je peux vous dire que les acteurs de FFF sont sincèrement enthousiastes envers la pornographie, qu'ils considèrent comme une partie intégrante de leur démarche visant à rapprocher l'humain de la nature. Évidemment, cette approche leur a valu une bonne dose d'exposition médiatique, mais elle les a également empêchés de créer des ponts avec d'autres groupes », affirme Susanna Paasonen.

En effet, la branche norvégienne du groupe écologiste World Wildlife Fund



Cela pour *Clin d'œil*

L'automne dernier, 13 comédiennes et chanteuses québécoises ont posé seins nus pour le magazine *Clin d'œil* afin de démontrer leur solidarité envers les femmes atteintes d'un cancer du sein.

(WWF) a conclu en 2004 qu'elle ne pouvait pas accepter l'argent de Fuck for Forest. « Nous avons un code d'éthique établi que nous devons suivre par respect pour nos 11 000 membres. Il y est clairement inscrit que WWF Norvège n'accepte pas les dons des groupes et des compagnies œuvrant dans les domaines suivants : industrie de l'armement, de l'alcool, du tabac, de la pornographie et des combustibles fossiles », explique Maren A. Esmark, directrice de la conservation chez WWF Norvège. Ce à quoi Leona Johansson rétorque : « C'est triste que les gens de WWF Norvège considèrent nos façons d'amasser de l'argent tellement sales qu'ils préfèrent ne pas l'utiliser à bon escient. J'imagine que leur vertu est plus importante que la sauvegarde de la nature ! »

Quand on lui demande s'il est moralement acceptable d'utiliser de la pornographie à des fins humanitaires, l'auteure de *Pornification* affirme ne pas avoir d'objection catégorique, car le terme *pornographie* englobe selon elle une variété de produits distincts. Elle argue que « la prolifération sur le Web de pornographie dite alternative ou amateur permet de redéfinir les conventions de production à l'extérieur des confins de la pornographie commerciale traditionnelle ». Selon la chercheuse, il n'y aurait pas qu'une façon de faire de la pornographie. Pour le prouver, elle cite au passage les mouvements de production pornographique féministe qui ont cours en Finlande et en Suède. « Ça ne me surprend pas de voir la pornographie listée à côté de l'industrie de l'armement. Encore aujourd'hui, même dans les universités, la pornographie est classée dans une case étroite, dans un genre unique », se désole-t-elle.

À des fins humanitaires, dites-vous ?

Certains spécialistes sont catégoriques : le recours à une cause sociale n'est ni plus ni moins qu'une façon de valoriser la pornographie pour s'accorder le droit d'en consommer. Pour d'autres, comme Richard Poulin, c'est la banalisation de la pornographie et de la nudité dans la société qui expliquerait l'utilisation accrue de fesses « pour la bonne cause ». Le sociologue et professeur à l'Université d'Ottawa propose une description bien tranchée de l'initiative Fuck for Forest : « C'est de la pornographie qui donne bonne conscience. Le gars qui regarde va se masturber quand même, peu importe où va l'argent. À partir du moment où l'on juge cela acceptable, on pourrait aussi faire de la pédophilie pour une bonne cause, non ? » renchérit celui qui dénonce depuis de nombreuses années la banalisation de la pornographie et de la prostitution.

Selon M. Poulin, la porno met généralement en scène des rapports de domination où la femme est présentée comme inférieure à l'homme. Peu importe si les recettes des films ou des images vont à des organismes humanitaires, la conséquence est toujours la même : « La femme est exploitée dans le but de faire éjaculer l'homme. »

Ana Popovic, organisatrice communautaire à Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES), estime que le site FFF est particulièrement révoltant. « C'est vraiment de la porno et pas juste des corps nus dans la nature », dénonce-t-elle. Pour cette militante féministe qui a longtemps travaillé dans des centres pour femmes, il n'est jamais justifié de « s'octroyer le droit d'acheter le corps des femmes », pas même pour la préservation de la nature.

La nudité : un autre monde

Où trace-t-on la ligne entre acceptable et immoral ? La responsable des communications chez Greenpeace Canada, Catherine Vézina, rappelle qu'il s'agit d'une grande question sociétale, et que la réponse variera selon l'endroit où l'on se trouve. « Il faut se questionner sur l'état d'esprit de la société dans laquelle nous vivons. » Susanna Paasonen abonde dans le même sens et va plus loin en affirmant « qu'il y a moins de tabous par rapport à la nudité et à la sexualité en Europe du Nord que dans une Amérique du Nord où le débat est encore teinté par la guerre des sexes des années 1980 ».

Pour WWF Norvège et Greenpeace Canada, une limite sépare nettement nudité et pornographie. Maren A. Esmark souligne que des photos à la Tunick n'iraient pas à l'encontre du code d'éthique de WWF Norvège. Greenpeace Canada, de son côté, refuserait un éventuel don de l'organisation Fuck for Forest, dont les méthodes de collecte de fonds « instrumentalisent la sexualité et vont à l'encontre de nos valeurs de respect des droits de la femme et des droits de l'homme », explique Catherine Vézina.

À propos des pubs où les tenues d'Ève et d'Adam font office de code vestimentaire, comme pour la campagne de Greenpeace en France ou, plus récemment, pour la lutte contre le cancer du sein au Québec – 13 comédiennes et chanteuses ont posé la poitrine dénudée pour l'édition rose du magazine *Clin d'œil* –, les spécialistes interrogés formulent des opinions nuancées. Richard Poulin estime qu'il ne faut pas comparer des pommes avec des oranges. « Ce n'est pas parce que je m'oppose à la pornographie que je m'oppose au nudisme ! Dans ces cas-là, le corps de la femme n'est pas exploité comme il l'est dans les films XXX », affirme le professeur, qui remet toutefois en question le bon goût d'une telle approche marketing.

Cette réflexion soulève également la question du droit des femmes à la nudité. Serons-nous éternellement tenues de nous cacher pour éviter que notre corps soit systématiquement considéré comme un objet sexuel ? « Au contraire, dans un monde idéal, les femmes ne seraient pas obligées de se cacher puisqu'elles ne seraient pas sexualisées ! » précise M^me^ Popovic.

Josée Néron, professeure en droit à l'Université Laval, va plus loin en soulignant que c'est la question de l'utilisation de cette nudité qui est épineuse, et non la simple présentation de corps nus. « Dans le cadre d'un événement ou d'une publicité qui met l'accent sur le message [comme dans le cas de Greenpeace], ce n'est pas problématique », dit la docteure qui a notamment travaillé sur des questions liées à la violence faite aux femmes.

« Fuck for Forest a innové en étant la première organisation à amener cette notion de "pornographie de bonne volonté". »

Susanna Paasonen, chercheuse

À l'inverse, il y a glissement, selon elle, lorsqu'on se sert de la sexualité des femmes pour vendre un produit ou une idée. « Ce qui est grave, c'est que cette tendance est à la hausse », observe-t-elle, déplorant le manque de législation. « Où est le droit des femmes de vivre dans une société sans être réduites à une paire de fesses qui fait bander les gars ? »

Il y a en effet deux manières d'utiliser le corps humain en publicité, soutient Luc Dupont, spécialiste de l'image et professeur à l'Université d'Ottawa. Soit dans sa « fonction première », comme c'est le cas lorsque des citoyens posent nus dans un endroit X, soit comme objet. C'est cette deuxième fonction qui devrait être dénoncée, d'autant plus que cette méthode « garantit l'attention, mais non la conviction », selon lui.

M. Dupont, qui a colligé d'importantes archives (plus de 15 000 publicités) au moment de réaliser ses recherches doctorales sur l'image publicitaire à l'Université Laval, regrette également que la publicité sociale adopte de plus en plus souvent les méthodes de la publicité commerciale. « Des fesses dans un message publicitaire, c'est facile », lance-t-il, ajoutant que cette stratégie banalise le propos plutôt que de le servir.

Il cite en exemple Pamela Anderson qui, couverte d'un simple manteau de fourrure, a été photographiée nue pour l'organisme PETA, qui se porte à la défense des animaux. Cette campagne a certes attiré l'attention, dit-il, mais y a-t-il vraiment moins de gens qui achètent des vêtements de fourrure ? Rien n'est moins sûr.

Si, à l'égard de la porno, les opinions sont divisées, en matière de nudité, tous les spécialistes que la *Gazette* a rencontrés s'entendent pour dire que c'est à la finalité que l'on doit s'attarder. Est-on dans un processus de marchandisation du corps de la femme dès que certaines parties de son corps sont exposées ? Pas nécessairement. Mais tout de même, il y a parfois lieu de se questionner sur le bon goût et sur la véritable efficacité de telles techniques de marketing… ::

ÉGALITÉ ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES

Où en sommes-nous ?

Les portraits statistiques régionaux publiés tous les cinq ans par le Conseil du statut de la femme pourraient se comparer à une immense photo des conditions de vie des Québécoises et des Québécois. Le but ? Faire un pas de plus en faveur de l'égalité des sexes.

| par Nathalie Bissonnette et Annie Desaulniers

En 2009, le Conseil du statut de la femme (CSF) s'est de nouveau plongé dans la mise en œuvre d'un projet titanesque avec l'élaboration des portraits socioéconomiques régionaux. Réalisés tous les cinq ans depuis 1986, ces portraits statistiques abordent différents aspects de la vie des femmes et des hommes qui vivent au Québec : la démographie, l'éducation, le marché du travail, la conciliation des obligations professionnelles et personnelles, le revenu, les habitudes de vie, l'état de santé physique et mentale et la participation au pouvoir. Une fois colligées puis analysées, les données recueillies permettent de repérer et de montrer les inégalités qui persistent entre les femmes et les hommes; de suivre l'évolution de la situation des femmes dans les différentes régions du Québec; puis d'informer et de sensibiliser les décideurs régionaux à l'aide de données factuelles.

Les données utilisées pour la réalisation des portraits proviennent principalement du Recensement de la population de 2006 effectué par Statistique Canada, mais également de l'Enquête sur la population active et de l'Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes de 2005, toutes deux de Statistique Canada, ainsi que du ministère de la Santé et des Services sociaux, du ministère de la Famille et des Aînés et de la Commission de la santé et de la sécurité du travail.

La version préliminaire des documents (1 portrait provincial et 19 portraits régionaux) est disponible sur le site Internet du CSF : www.csf.gouv.qc.ca. ::

FAITS SAILLANTS

- **La population vieillit.** Ce phénomène touche davantage les femmes, car elles vivent en général plus longtemps que les hommes.
- **Davantage de femmes que d'hommes vivent seules.** Cette tendance est encore plus marquée chez les personnes âgées. Au Québec, 32,5 % des femmes âgées de 65 à 74 ans vivent seules, comparativement à 17,3 % des hommes.
- **Les familles monoparentales sont plus nombreuses.** Et elles sont toujours largement soutenues par des femmes, dans une proportion de 77,9 %.
- Entre 20 et 44 ans, **les femmes sont plus nombreuses que les hommes** à avoir un diplôme universitaire.
- **Les femmes doivent s'instruire davantage que les hommes pour atteindre un taux d'emploi comparable.** Au Québec, le taux d'emploi des femmes sans diplôme est de 25,4 % comparativement à 43,3 % chez les hommes. Avec un diplôme universitaire, le taux d'emploi des femmes grimpe à 76,1 % et se rapproche davantage du taux masculin, qui est de 77,4 %.
- **Les femmes demeurent moins nombreuses que les hommes à occuper un emploi.** En 2006, le taux d'emploi des femmes au Québec était de 55,7 %, et celui des hommes, de 65,4 %.
- **Le revenu d'emploi moyen des femmes demeure inférieur à celui des hommes, peu importe l'âge.** L'écart, encore faible chez les plus jeunes, devient plus marqué chez les 30 à 34 ans : 27 790 $ pour les femmes, 38 803 $ pour les hommes. Tous âges confondus, le revenu des femmes équivaut à 71,6 % de celui des hommes.
- **Le revenu d'emploi moyen des femmes s'améliore en fonction du niveau de scolarité, mais un écart par rapport à celui des hommes persiste même à revenu élevé.** Le revenu d'emploi moyen des Québécoises de 25 à 44 ans détenant un diplôme universitaire correspond à 71,1 % de celui des hommes du même âge (41 058 $ et 57 726 $).

Entre le rose et le bleu, c'est le titre du rapport de recherche rédigé par Francine Descarries, professeure et coordonnatrice de la recherche au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal, pour le compte du Conseil du statut de la femme, et visant à répondre à l'une des actions de la politique gouvernementale *Pour que l'égalité de droit devienne une égalité de fait*. Ce document présente le résultat d'une recherche sur les stéréotypes sexuels – et leurs effets – ainsi que sur la construction du féminin et du masculin. En conclusion, le Conseil formule au gouvernement des recommandations afin de réduire la transmission des stéréotypes et leurs effets réducteurs sur les femmes et sur les hommes depuis la garderie jusqu'à l'école, en passant par la publicité et les médias.

La professeure Francine Descarries a répondu à quelques questions de la *Gazette des femmes*. À lire prochainement au www.gazettedesfemmes.com.

Le rapport de recherche complet sera bientôt disponible au www.csf.gouv.qc.ca.

Elles **redéfinissent** la cinquantaine

AMOUR

« Si John disparaissait, je ne recommencerais pas avec un autre. Quel intérêt aurais-je de vouloir soutenir un vieux monsieur que je connaîtrais à peine ? »

TRAVAIL

« La retraite ? Je n'ose même pas y penser. »

TRAVAIL

« Je n'ai jamais souffert du travail; il m'a nourrie. »

AMOUR

« J'ai traversé la cinquantaine en solo, ce qui m'a permis de comprendre comment une femme vieillit. »

Les personnes sur la majorité des photos du dossier sont figurantes.

LE TRAVAIL CHEZ LES 50-64 ANS

Stop ou

L'imagier

Ça y est. Celles qui, les premières, ont investi massivement le marché du travail – pour y rester – amorcent déjà le dernier tournant avant la sortie ou sont sur le point de tirer leur révérence. Certaines espèrent ce moment. D'autres le redoutent, le refusent même. Incursion au sein d'un groupe éclaté.

par Jacinthe Tremblay

Que de portes elles ont ouvertes – et souvent enfoncées – pour avoir un emploi et, surtout, rester sur le marché du travail. Elles ont étudié plus longtemps, milité pour la création de garderies, bataillé pour des congés de maternité payés et pour l'équité salariale. Elles ont, les premières, accédé en grand nombre aux professions libérales et, pour certaines, à des postes de direction. Entre autres…

Quel contraste avec le rapport au travail salarié de leurs mères ! Quand les actuelles cinquantenaires et des poussières sont nées, de la fin des années 1940 à la fin des années 1950, la grande majorité des femmes restaient à la maison « parce qu'elles avaient trop d'ouvrage ». En 2006, les deux tiers des femmes dans la cinquantaine occupaient un emploi ou en cherchaient un. C'est le double des 50-59 ans de 1976.

Ces filles du *baby-boom* font aujourd'hui face à un autre chambardement : apprendre à devenir de « vieilles » travailleuses. Dans le jargon des statistiques, s'entend. Comment vivent-elles le temps qui leur reste ? Comment voient-elles la suite ? C'est selon…

Les 50-64, un groupe éclaté

« Sous l'angle de leur présence sur le marché du travail, les femmes de 50 à 64 ans sont loin de constituer un groupe homogène », souligne d'entrée de jeu Suzanne Asselin, de l'Institut de la statistique du Québec. À titre d'exemple, en 2006, la proportion de celles qui occupaient ou cherchaient un emploi passait de 76 % chez les 50 à 54 ans à 28 % chez les 60 à 64 ans. Cette différence dans le taux d'activité se traduit, entre autres, dans les revenus. La même année, les gains des 50 à 54 ans, toutes sources confondues, atteignaient 31 500 $. Chez leurs aînées de 10 ans, ils étaient de 20 860 $, un écart de plus de 10 000 $! Même au sein de chacune de ces cohortes de cinq ans, on trouve une très grande diversité de parcours, de statuts d'emploi et de revenus. De projections dans l'avenir aussi.

Les témoignages de nos « mutantes », en pages 16 et 17, en offrent un bel aperçu. À 51 ans, Esther carbure avec bonheur à l'apprentissage d'un nouveau boulot payant. Pendant ce temps, Françoise digère mal son premier congédiement

encore ?

Diane Doyon, fondatrice des Cercles de legs, constate que les femmes sont peu touchées par l'ennui au moment de leur retraite, car elles ont cultivé de multiples intérêts au cours de leur vie.

Faute de pouvoir compter sur une retraite dorée, les femmes sont nombreuses à se tourner vers le temps partiel pour réduire le rythme, estime Diane-Gabrielle Tremblay, professeure en économie et gestion à la Téluq.

en carrière, à 51 ans. Et tandis que Muriel, travailleuse autonome à 62 ans, ne voit pas de retraite dans sa mire, Madeleine, 56 ans, chez le même employeur depuis plus de 20 ans, se prépare à partir.

Les chercheuses Armelle Spain, Lucille Bédard et Lucie Paiement, du Centre de recherche et d'intervention sur l'éducation et la vie au travail (CRIEVAT) de l'Université Laval, ont cherché à dresser un portrait de la perception du travail au féminin après le mitan de la vie. Elles ont mené des entrevues en profondeur avec 20 femmes âgées de 45 à 62 ans. « Nous avons été incapables d'établir une catégorisation adéquate de ce groupe tant la perception de ces femmes prenait des formes variées, selon leur situation professionnelle et conjugale », résume M^me^ Spain.

Mais quand on scrute les chiffres, un important constat s'impose. C'est en franchissant le cap des 55 ans que les *boomers* entrent dans la zone où tous les signaux des grands bouleversements se mettent à clignoter (voir graphiques 1 et 2, p. 14).

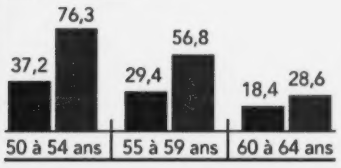
Quelle Liberté 55 ?

Les femmes de cette génération ont été bercées par les appels de la sirène « Liberté 55 ». Leur retrait progressif du marché du travail a toutefois peu à voir avec un départ pour une retraite dorée, nourrie de loisirs et bien « pensionnée ». « Dans le secteur manufacturier, les femmes sont considérées "vieilles" beaucoup plus tôt. Avec les mises à pied massives, bon nombre d'entre elles n'arrivent pas à dénicher des emplois à temps plein aussi rémunérateurs. Elles se tournent donc vers le temps partiel, surtout dans les secteurs des services et des commerces », explique Diane-Gabrielle Tremblay, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les enjeux socio-organisationnels de l'économie du savoir de la Téluq.

Des cadres et des professionnelles font également partie des « atypiques » des statistiques : travailleuses autonomes, contractuelles, à temps partiel et « nouvelles » retraitées. « Ces femmes travaillent sous grande pression en fin de carrière, et souvent plus de 35 heures par semaine. Le temps partiel ou le travail autonome, quand ce n'est pas la retraite accélérée, font partie de leurs stratégies pour réduire le rythme », précise la chercheuse.

GRAPHIQUE 1

TAUX D'ACTIVITÉ* DES FEMMES DE 50 À 64 ANS (en %)



Source : Statistique Canada, Enquête sur la population active (compilation ISQ)

* Le taux d'activité indique le rapport entre la population active (les personnes soit en emploi, soit au chômage) et la population totale en âge de travailler (les personnes de 15 ans et plus).

C'est aussi à 55 ans qu'apparaît un autre phénomène portant un dur coup à la situation financière de plusieurs femmes : la hausse fulgurante de la solitude – résidentielle, s'entend. Si 20 % des femmes vivent seules à 55 ans, elles sont déjà près de 30 % 10 ans plus tard, et 40 % à 75 ans. En plus de payer seules les factures, ces quinquagénaires voient leur revenu total moyen chuter considérablement. En 2006, les 55 à 59 ans gagnaient en moyenne 25 490 $, toutes sources confondues, soit 5 000 $ de moins que les 50-54, à 31 500 $. La solitude résidentielle des femmes, combinée à leur baisse de gains, ouvre la voie à la « féminisation de la pauvreté » de l'âge dit d'or, selon les termes d'Armelle Spain.

D'une planète à l'autre

Il n'y a pas si longtemps, les psychologues du travail représentaient le parcours de la vie adulte par les planètes Études, Travail (la plus grosse) et Retraite, qui se succédaient sans se toucher dans la galaxie de l'existence. Jacques Limoges, docteur en éducation, conseiller d'orientation et professeur associé à l'Université de Sherbrooke, décrit les transformations de leur taille et de leur alignement : « La planète Études a grossi, et les habitants de la planète Travail la visitent de plus en plus. La planète Retraite est devenue un satellite sur lequel les gens vont et viennent, allant se balader sur les deux autres, parfois en simultané. »

Si cette nouvelle carte du ciel concerne aussi bien les hommes que les femmes, ces dernières pourraient s'y promener encore plus allègrement. « Pendant leur vie professionnelle rémunérée, les femmes ont jonglé avec de multiples tâches et intérêts, aussi bien au travail qu'à la maison. Aux âges mûr et d'or, ce parcours chargé devient une force. Elles sont moins touchées par l'ennui », avance Diane Doyon, ex-gestionnaire en ressources humaines dans la fonction publique fédérale et fondatrice des Cercles de legs (voir encadré p. 15).

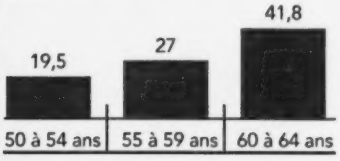
Certaines effectueront ces périples interplanétaires par plaisir, d'autres par obligation. Sans en comprendre exactement les raisons, les statisticiens constatent également l'augmentation de ces va-et-vient. À un point tel qu'ils arrivent mal à s'entendre sur la définition de la retraite en 2010. Dans une étude réalisée au Centre Urbanisation, Culture, Société de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS), Stéphane Crespo, aujourd'hui à l'Institut de la statistique du Québec (ISQ), a observé plus d'une dizaine de trajectoires possibles en fin de carrière.

Une autre forme de liberté

Heureuses au travail, les 50 à 64 ans ? Plutôt, avons-nous découvert. Et surtout très heureuses de travailler, malgré tout ! « Nos recherches ont démontré l'importance du travail comme lieu privilégié de développement et comme source d'apprentissage pour les femmes. Elles ont un désir de grandir par le travail qui n'a rien d'égocentrique. Elles veulent aussi apporter une contribution sociale significative », note Armelle Spain.

GRAPHIQUE 2

PROPORTION DES TRAVAILLEUSES À TEMPS PARTIEL CHEZ LES 50 À 64 ANS, 2006 (en %)



Source : Statistique Canada, Enquête sur la population active (compilation : ISQ)

« À la mi-cinquantaine, les femmes commencent à se désinvestir du marché du travail, ce qui devient très marqué à la soixantaine. On le voit entre autres par la hausse marquée du temps partiel. » Diane-Gabrielle Tremblay, professeure en économie et gestion à la Téluq

Diane-Gabrielle Tremblay renchérit : « Dans la cinquantaine, en général, les enfants sont partis de la maison. Il y a plus de place pour les activités personnelles et sociales. Et pour celles qui ont des adolescents, généralement des professionnelles, les préoccupations parentales deviennent plus cérébrales que logistiques. »

« Ma quarantaine a été un gros tourbillon de lunchs, de lavage, de *job* et de soins à ma mère malade. Du deuil de mes deux parents aussi. J'ai maintenant du temps pour moi et pour goûter la joie d'être grand-mère », raconte Sylvie Auger, 58 ans. Cette fonctionnaire fédérale, qui a élevé seule un fils maintenant âgé de 30 ans, prendra sa retraite à 60 ans, avec pleine pension. Pas de retour au travail en vue, même à temps partiel. « J'ai la chance d'avoir déniché, étant jeune, un emploi permanent et syndiqué. »

Entre l'ombre et la lumière

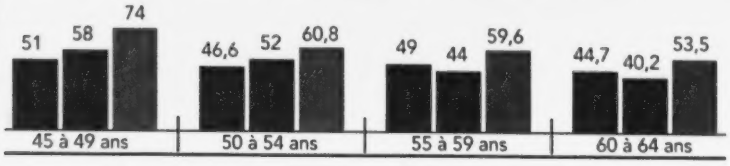
Bien qu'elle se réjouisse qu'il se trouve des 50-64 qui, comme Sylvie Auger, feront le passage « classique » entre les planètes Travail et Retraite, Armelle Spain s'inquiète. « Il y a un réel danger

« Il y a un réel danger qu'on profite du fait que les femmes aiment travailler, qu'elles ont le désir de servir, pour faire retomber sur leurs épaules les conséquences du financement inadéquat des soins à domicile. »

Diane-Gabrielle Tremblay

GRAPHIQUE 3

ÉVOLUTION DU REVENU TOTAL MOYEN DES FEMMES, EN % DE CELUI DES HOMMES ■ 1986 ■ 1996 ■ 2006



Source : Stéphane Crespo, ISQ (compilation d'enquêtes de Statistique Canada)

Bien que l'écart entre le revenu total des hommes et des femmes de 50 à 65 ans demeure important, il s'est rétréci depuis 1986. Lentement, certes, mais sûrement.

qu'on profite du fait que les femmes aiment travailler, qu'elles ont le désir de servir, pour faire retomber sur leurs épaules les conséquences du financement inadéquat des soins à domicile et du réseau d'hébergement des personnes âgées, par exemple. Et elles paieront cher le prix de la crise financière, dans la mesure où elles n'arriveront pas à rattraper à temps leurs pertes d'épargnes, déjà insuffisantes et inférieures à celles des hommes de leur âge », relate-t-elle.

Diane-Gabrielle Tremblay est aussi préoccupée par la « féminisation » de la pauvreté chez les gens âgés, notamment liée à la plus grande présence des femmes parmi les travailleurs à temps partiel et à leurs revenus moindres, malgré l'équité, qui se traduisent par des revenus de pensions publiques et privées faméliques.

« Mais il y a plusieurs indices d'espoir », s'empresse-t-elle d'ajouter, appuyant sa prédiction sur les observations de grand progrès chez les cohortes qui franchiront le cap de la cinquantaine dans les prochaines années. En 2006, le revenu total moyen des femmes de 45 à 49 ans, à 33 340 $, frôlait 75 % de celui des hommes du même âge, soit 45 080 $. « Les cohortes qui suivent ont eu un parcours moins sinueux. Elles sont plus instruites. Et elles évoluent dans un univers marqué par les victoires importantes des nombreuses batailles menées par les femmes nées dans les années 1950 et au début des années 1960 », rappelle Armelle Spain.

La suite sera-t-elle plus douce pour les filles des 50-64 ans ? Difficile à dire. Chose certaine, elles auront de qui tenir ! ::

L'imagier

Diane Doyon et Jacques Limoges ont à cœur, chacun à leur façon, d'aider les individus à cheminer vers la retraite.

PASSER LE FLAMBEAU

Savoir rester. Savoir partir.

Depuis 2005, les Cercles de legs, une initiative de la Sherbrookoise Diane Doyon, favorisent ces deux apprentissages indispensables à un dernier tour de piste servi.

Au fil de sept rencontres de trois heures, les participants dressent d'abord le bilan de leur carrière, puis identifient des façons de transmettre les acquis qu'ils jugent les plus importants. « La perspective de léguer réconforte, atténue l'angoisse normale de quitter un univers dans lequel on a tant investi pour aller vers l'inconnu sans laisser de traces », résume la « mère » des Cercles, longtemps gestionnaire en ressources humaines dans le secteur public, aujourd'hui travailleuse autonome. Plans détaillés de transition, transmission orale ou écrite des secrets du métier, partage de ses contacts, réalisation d'un nouveau projet : voilà autant d'héritages imaginés par les participants d'une vingtaine de Cercles de legs depuis 2005.

Pour en savoir plus, contactez diane.doyon@sympatico.ca ou lisez *Pour un troisième tiers de carrière porteur de vie. Vade-mecum*, de Jacques Limoges, le chercheur qui a inspiré à Diane Doyon la création des Cercles de legs… avant de devenir son mari, au début de sa cinquantaine.

Le boulot selon son rythme

| Propos recueillis par Jacinthe Tremblay

Entre le vide et l'**espoir**

Françoise Tremblay (nom fictif), **51 ans, chômeuse**

Parcours : Deux diplômes d'études collégiales dans des disciplines artistiques. Bac en histoire de l'art et en éducation. Contractuelle (10 ans), étalagiste salariée et pigiste (18 ans), enseignante en formation professionnelle (2 ans).

« En juillet, la veille de mon départ en vacances, j'ai été congédiée sans avertissement et raccompagnée vers la sortie comme une criminelle. C'est tout un choc de se faire mettre dehors pour la première fois de sa vie à 51 ans ! Des collègues m'ont appris qu'un jeune prof me dénigrait depuis plusieurs mois auprès de la directrice. Ils ont vanté mes qualités professionnelles et humaines. Mes étudiants ont pleuré. Ça n'a rien changé.

« Ce congédiement a pété ma bulle. J'adorais mon travail. Je me voyais enseigner jusqu'à la retraite. Transmettre son savoir, c'est une si belle façon de finir sa carrière ! J'ai des moments de colère, d'amertume, de tristesse et d'angoisse. J'ai des sous de côté, mais je ne veux pas épuiser mes réserves. Mon entourage m'a rassurée, autant sur mes qualités humaines que professionnelles. Les bons jours sont plus nombreux. Parfois, j'arrive même à en rire en me disant que je suis en sabbatique !

« Je sais que j'ai un avenir sur le marché du travail, mais j'ignore lequel… La retraite ? Je n'ose même pas y penser. »

Soif de **pérennité**

Muriel Ducharme, **62 ans, consultante en animation, formation et gestion**

Parcours : Maîtrise en psychopédagogie, certificat en animation, formations en développement personnel et organisationnel ainsi qu'en andragogie. Enseignante et gestionnaire dans le réseau public (20 ans), puis consultante et chargée de cours à l'université (20 ans).

« À 62 ans, j'ai un fils de 18 ans alors que la majorité des femmes de mon âge sont grands-mères. La retraite, je n'y pense même pas. Mais j'ai un goût de pérennité. J'ai à mes côtés une quarantenaire capable de prendre la relève de ma boîte. Mais pour ça, je dois lui fournir du boulot. J'ai donc commencé à apprendre, il y a cinq ans, à me comporter en entrepreneure : je fais maintenant des démarches pour dénicher des contrats. Jusque-là, j'attendais que le téléphone sonne…

« Un des plus grands bouleversements de ma vie professionnelle est survenu quand j'avais 47 ans. Je me suis séparée du seul homme dont je me sois éprise à ce jour. Je me suis mise en congé. Pendant quatre mois, je n'ai pas eu de contrats, et n'en ai pas cherché. J'arrivais quand même à payer mes factures. J'avais atteint le fond du baril personnel, mais pas professionnel. J'ai réalisé que la sécurité était en moi, que je n'étais pas juste une *job*.

« Si mon rythme de travail est plus au ralenti ces jours-ci, c'est plus lié au contexte économique qu'à mon âge. Si mon plan de relève fonctionne, je compte prendre plus de temps pour écrire ou approfondir un ou deux sujets qui me passionnent. »

Retraite revue et **corrigée**

Noëlla Roy, **64 ans, préposée à la boulangerie dans un supermarché**

Parcours : 5e secondaire, fonctionnaire provinciale (4 ans), mère de quatre enfants à temps plein (15 ans), gérante puis préposée de la boulangerie dans différents marchés d'alimentation à grande surface (25 ans).

« Je viens tout juste d'amorcer le virage de la retraite en réduisant mon horaire de travail à trois jours par semaine. Cette transition fait mon affaire. Je peux apprendre tranquillement à occuper mon temps autrement. Si je constate que je m'en tire bien financièrement malgré cette baisse de revenu, je vise la retraite complète à 65 ans. Je bénéficie de la rente de conjoint survivant et d'une partie de l'allocation du Régime de rentes du Québec, c'est tout. Mon mari et moi avons été des travailleurs à bas salaire et nos REER sont maigres.

« J'aimerais bien arrêter pour faire autre chose. Je suis tannée. J'ai le goût de prendre soin de moi, avec un programme d'entraînement physique, par exemple; d'être disponible pour mes enfants et mes petits-enfants; de faire du bénévolat auprès d'enfants malades. Mon véritable défi consiste à apprivoiser ma vie en solo plutôt qu'à deux, comme je l'avais imaginé. Mon mari est décédé il y a deux ans et les projets que nous avions élaborés ensemble ne me conviennent plus. Je dois apprendre à organiser ma nouvelle vie et à affronter les difficultés seule, alors que c'est beaucoup plus facile à deux ! »

Stimulée par la **nouveauté**

Esther Paquet, **51 ans, responsable des certificats en santé mentale et en intervention en déficience intellectuelle à l'Université de Montréal**

Parcours : Cours en études littéraires, bac en travail social à 30 ans, maîtrise en droit social et du travail à 40 ans. Travail en garderie (10 ans), mélange d'emploi salarié dans des groupes de femmes, de contrats et de charges de cours (6 ans), puis porte-parole d'Au bas de l'échelle, un groupe de défense des travailleurs et travailleuses non syndiqués (12 ans).

« Deux ans après mon arrivée à l'Université de Montréal, j'en suis encore à apprendre un nouveau boulot, à comprendre la culture et les rapports dans cette organisation. J'ai adoré travailler à Au bas de l'échelle, mais après 12 ans, j'étais dans une zone de confort. J'avais le goût d'un milieu de travail plus grand. Quand tu changes de boulot, tu te mets en danger, mais c'est très stimulant. J'aimerais passer plusieurs années ici, développer une expertise.

« La retraite, je la vois loin. Je n'ai jamais souffert du travail; il m'a nourrie. Comme porte-parole et coordonnatrice des dossiers politiques à Au bas de l'échelle, j'ai souvent eu à parler des conséquences du travail précaire sur la retraite. Ce n'est pas évident. Les conseillers financiers nous demandent à quel âge nous voulons prendre notre retraite. La vraie question est à quel âge pensons-nous pouvoir la prendre... En passant du communautaire à l'université, j'ai amélioré mes conditions salariales, mon régime de retraite. Mais à cause de mon parcours, j'appartiens encore au groupe des "précaires". »

Transfert d'expertise en accéléré

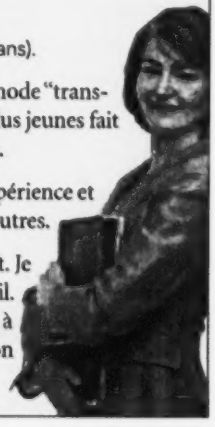
Madeleine Huberdeau, **56 ans, chef d'équipe en communication dans une institution financière**

Parcours : Études universitaires en traduction et en journalisme. Rédactrice et journaliste indépendante (4 ans).

« Je prévois quitter mon boulot autour de 60 ans, après plus de 20 ans chez le même employeur. Je suis en mode "transfert d'expertise en accéléré". Je suis à la tête d'une équipe d'une quinzaine de personnes. Le *coaching* des plus jeunes fait partie de ma tâche. Je suis choyée : mon poste répond à mon besoin de transmission. C'est très stimulant.

« Je suis reconnaissante à la vie de m'avoir donné autant d'énergie. J'en ai moins qu'à 35 ans, mais mon expérience et mon expertise comblent la différence : j'en perds moins qu'avant ! Je prends les choses les unes après les autres.

« Je vois ma retraite comme une continuité professionnelle, dans autre chose, à un rythme moins exigeant. Je veux garder un pied dans la vie intellectuelle et conserver le sentiment d'être utile que m'apporte le travail. Je prévois suivre des cours de langues, faire des contrats de rédaction et offrir bénévolement mes services à des organismes qui défendent des causes qui me tiennent à cœur. J'ai un bon fonds de pension de mon employeur et j'ai toujours fait attention. Je n'ai pas de grands besoins matériels, sinon les voyages. »



Les amoureuses de l'âge mûr

La journaliste quinquagénaire que je suis s'est beaucoup intéressée aux bouleversements amoureux des 30 dernières années. Qu'ai-je appris de neuf dans cette enquête ?

| par Ariane Émond

D'**abord** que les femmes de ma génération croient toujours à un amour partagé, mais pas nécessairement pour le vivre sous un même toit.

Que leurs aspirations affectives prennent une dimension presque philosophique. Au-delà de l'accouplement des corps – qu'elles ne dédaignent pas ! –, elles recherchent le mariage de projets amoureux durables.

Qu'elles souffrent du jeunisme ambiant et contre-attaquent comme elles peuvent.

Qu'elles sont sereines, bien plus qu'à 40 ans, malgré cette impression persistante qu'elles finiront leur vie en solo, idéalement pas loin de leurs vieilles *chums*.

Qu'elles poursuivent leur histoire sans remarcher dans leurs pas.

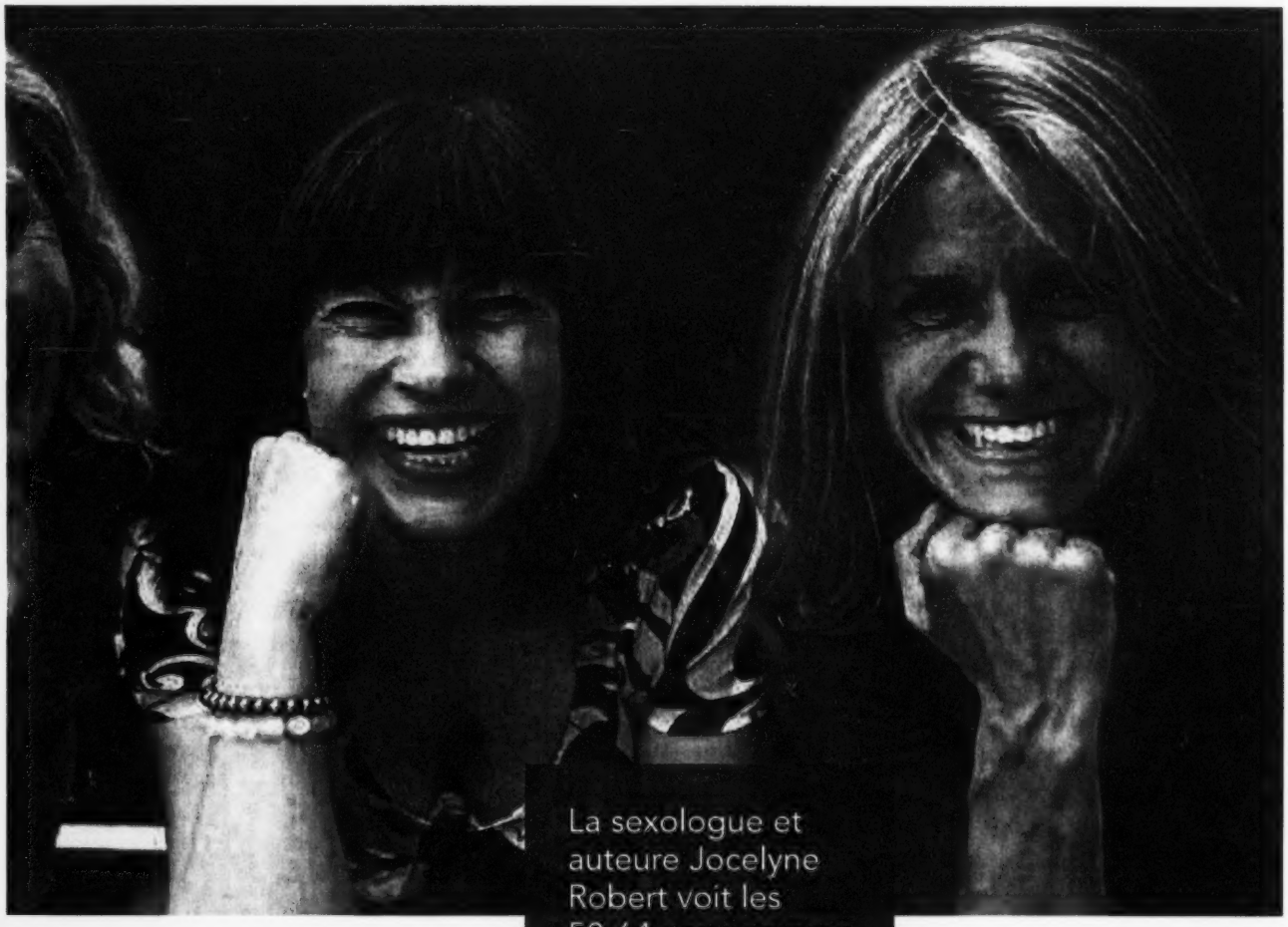
Que les immigrantes d'âge mûr réfléchissent à leur parcours amoureux en plantant d'autres balises. Fascinant !

Faire sa vie, sans modèle

La trajectoire de ces 818 000 Québécoises de 50 à 64 ans tranche abruptement avec celle des mères, grands-mères et autres célibataires qui les ont précédées. Qu'elles soient nées ailleurs (c'est le cas de 95 000 d'entre elles) ou ici, elles ont été de puissants moteurs de changement dans notre société. Ce sont des « mutantes » qui ont vécu à la croisée de deux mondes qui les sollicitaient ardemment : ceux du foyer et du marché du travail. Autonomie et épanouissement ont été les deux versets de leur credo. Elles ont voulu changer les règles établies du jeu amoureux, conjugal et familial. Elles ont voulu tout contrôler – leur sexualité, leur maternité et leur portefeuille – et, de ce fait, sont devenues les provocatrices du grand dérangement dans les relations hommes-femmes. Leur vie sentimentale en a pris pour son rhume.

Difficile de généraliser devant cette cohorte complexe de battantes et d'amoureuses qui, soulignons-le, vivent toujours largement en duo. Pourtant, côté cœur, les 50-64 ans ne ressemblent pas beaucoup à leurs aînées, ni à celles qui les suivent. Contraintes aux règles de la performance comme les hommes de leur âge, les jeunes quinquagénaires ont retardé leur première grossesse. Et parfois n'en ont pas eu de deuxième. Elles ont massivement contrôlé leur fécondité (contraceptifs et avortement) pour rester actives et diminuer le poids des tâches familiales. Chez celles de 50 ans, le taux de « descendance finale » est le plus faible de notre histoire, soit 1,6 enfant par femme. Les femmes de 65 ans ont été les dernières à atteindre le taux de 2,1 nécessaire au remplacement des générations. Si on les accuse d'être les responsables de la dénatalité et des problèmes démographiques à venir, on oublie souvent que les pères n'étaient pas toujours au rendez-vous, ceux-là mêmes qui, aujourd'hui, en redemandent côté paternité !

Prendre le pouls des aspirations affectives de cette cohorte singulière est affaire délicate. J'ai avancé à tâtons,



La sexologue et auteure Jocelyne Robert voit les 50-64 ans « comme de "nouvelles femmes" en contrôle de leur vie, qui poursuivent leur destinée sans modèles de référence ».

gardant un œil sur les statistiques, jonglant avec les mille cas de figure de ces atypiques du cœur. En prêtant l'oreille à des experts et à plusieurs quinquas et sexas (quelques témoignages sont repris en pages 22 et 23), j'ai tenté de saisir à travers ces fragments épars si, côté cœur, elles sont heureuses et confiantes en l'avenir. Elles me paraissent l'être réellement, même si elles envisagent lucidement perdre leur compagnon ou ne pas en retrouver. Plusieurs ont renoncé à chercher, se disant que si ça arrive, tant mieux, sinon tant pis. Et puis leur quotidien est encore peuplé d'amies et d'enfants, leur vie pleine de projets. Si la vie en solo fait désormais partie du quotidien d'un grand nombre, elles semblent « faire avec » sans trop d'états d'âme. Les témoignages en font foi. Fait étonnant, peu ou pas d'études se sont intéressées à elles, alors qu'elles amorcent un grand tournant de leur vie : l'âge mûr.

Pour Perla Serfaty, sociologue et psychologue sociale, les femmes de cette

CE QUE LES CHIFFRENT DISENT

Les 50-64 ans représentent 25 % de toutes les Québécoises de 15 ans et plus.

12 % Femmes elles sont nées ailleurs.

67 % vivent en couple, 51 % avec un enfant (ou plus de moins de 25 ans). 20 % vivent seules (ce qui ne veut pas dire qu'elles n'ont pas d'amour à distance...).

À l'aube de la cinquantaine, plus d'une femme sur trois vit sans conjoint. À 65 ans, elles sont 41 % à l'être, et une sur deux...

Simon Garzon

Pour Perla Serfaty, sociologue et psychologue sociale, les femmes de la cinquantaine se distinguent « par la conscience aiguisée qu'elles ont d'elles-mêmes et de leur trajectoire ».

La sexologue Jocelyne Robert connaît bien les « baby-boomeuses ». Pour elle, ces femmes sont loin d'être hors jeu en amour, mais elles doivent revoir la façon dont elles se perçoivent.

génération se distinguent « par cette conscience aiguisée qu'elles ont d'elles-mêmes et de leur trajectoire. Elles savent qui elles sont et ce qu'elles ont conquis ». La sexologue et auteure Jocelyne Robert les voit « comme de "nouvelles femmes" en contrôle de leur vie, qui poursuivent leur destinée sans modèles de référence ».

Être bien... en amour ou non !

Sont-elles *out* à jamais, les « baby-boomeuses » sans compagnon avec qui tricoter leur avenir ? La cinquantaine sonne-t-elle le glas des amours prometteuses ?

Bien sûr que non, même si les rencontres sont jonchées d'embûches. Évidemment, en plus de leurs poches sous les yeux, elles ont un vécu amoureux qui pèse lourd dans leur besace. Une fois les épreuves et les ruptures décortiquées, elles savent où logent leurs zones d'inconfort et choisissent de les respecter. Beaucoup tentent l'aventure à nouveau. L'achalandage des réseaux de rencontre Internet en témoigne. Plusieurs disent vouloir un compagnon capable de conjuguer respect, humour et solidarité profonde. Mais dans une société qui carbure si fort au jeunisme, beaucoup de 50-64 ans traînent leur âge comme un boulet.

Jocelyne Robert publiera sous peu un ouvrage consacré aux « baby-boomeuses ». Elle les observe et les écoute depuis des années. « Beaucoup sont intoxiquées par le discours hypersexualisé ambiant. Elles souffrent inutilement en se culpabilisant de ne plus être assez sexy pour répondre aux critères masculins. Elles parlent des trentenaires comme "de la compétition illégale". Dur, dur pour l'ego. » Pour la sexologue elle-même sexagénaire, « les femmes d'âge mûr sont loin d'être hors jeu en amour, mais leur perception d'elles-mêmes est à revoir. Et leur rêve d'une belle histoire est intact ».

« Se perçoivent-elles comme des femmes désirantes, en marche vers l'autre ? Lui font-elles de la place ? Le désir va au-delà du projet érotique, elles le savent, c'est un arrimage de valeurs et de visions. Souvent, quand on est désirante, on est désirable », ajoute-t-elle.

Il y a 30 ans, on n'imaginait pas qu'une vie amoureuse puisse redémarrer à l'âge d'être grand-mère. Pourtant, des couples se forment constamment entre 50 et 64 ans. Les valeurs fondamentales sont plus claires et les chances de durabilité seraient meilleures qu'à 30 ans. Mais, hic ! Tant d'hommes du *baby-boom* sont devenus de nouveaux pères. Tendance lourde ? « Ce n'est plus anecdotique : plusieurs de leurs vis-à-vis masculins aspirent à recommencer leur histoire. Hommes et femmes de cette génération ne sont pas à la même place dans leur vie. Les femmes devraient élargir leur angle de vision, affirme Jocelyne Robert. Plusieurs hommes inspirants de la mi-quarantaine sont fascinés par des femmes qui ont 10 ans, 12 ans de plus qu'eux... Ils ne cherchent pas des *pin-up*, mais des femmes assumées.

RÉPARTITION DES 50 À 64 ANS SELON LA SITUATION CONJUGALE ET LE SEXE, 2006, QUÉBEC (EN %)

		HOMMES	FEMMES
50 à 54 ans	Vivant avec conjoint	71,6	68,6
	Vivant sans conjoint*	28,4	31,4
55 à 59 ans	Vivant avec conjoint	74,2	66,7
	Vivant sans conjoint	25,8	33,3
60 à 64 ans	Vivant avec conjoint	75,9	63,9
	Vivant sans conjoint	24,1	36,1

Ces chiffres incluent les couples de même sexe.

* Ne signifie pas vivant seul ou seule. Peuvent vivre avec un enfant, un parent, une colocataire, etc.

Source : Statistique Canada, recensement de 2006 (compilation de l'ISQ)

Donnons-leur une chance ! » Et elle sait de quoi elle parle.

Il y a celles qui pleurent leur jeunesse envolée, et il y a les autres – la grande majorité tout de même ! Beaucoup de quinquagénaires ont choisi d'assumer leur âge et leurs kilos supplémentaires sans trop de pincements au cœur. S'aimer, c'est s'accepter, non ? Rayonnantes sous leurs rides, elles optent pour le yoga, la gym ou la piscine, histoire de s'occuper de leur corps qui n'est plus ce qu'il était. C'est un secret de Polichinelle : les 50-64 ne se sentent pas vieilles et détestent être réduites à leur peau qui flétrit.

Qu'elles soient en couple (67 %) ou sans conjoint, à la retraite ou au boulot, les 50-64 ans sont des femmes occupées, organisées, engagées… et fatiguées ! Plusieurs travaillent donc fort leur lâcher-prise. « Je ne pourrai jamais vivre en marge de ma société, mais j'ai décidé de mettre un terme à cette course folle. Je veux apprendre qui je suis devenue et choisir ce que je ferai des 25 ans qui me restent », me dit Claudette Demers Godley, 63 ans, deux enfants, directrice du Y des femmes de Montréal jusqu'en août dernier. Irène Cinq-Mars, 62 ans, aux commandes d'un grand projet universitaire, est chaque semaine une mamie dévouée. L'une est amoureuse de son mari depuis 39 ans, l'autre divorcée et solitaire depuis 12 ans. Qu'ont-elles en commun ? La conscience claire que leur sérénité chèrement acquise repose sur du temps pour elles-mêmes. Et non sur l'amour qu'elles ont, ou pas, à portée de main.

Les enseignements des immigrantes

Dans cette cohorte, elles sont plus de 95 000 à avoir vécu d'abord sous d'autres latitudes. « Que cela ait été un projet de couple ou pas, quand une femme migre à 20 ou à 35 ans, elle est seule, sans réseau familial pour la soutenir », expose M^me^ Serfaty, auteure d'*Enfin chez soi ?* « Néanmoins, elles sont d'une détermination inébranlable : elles veulent réussir dans ce nouveau pays. Car elles ne peuvent échouer ! Ceux qu'elles ont laissés derrière ne comprendraient pas. De plus, la société d'accueil leur envoie le message de s'épanouir, de prendre la parole. Pour parvenir à leur but, elles rognent sur le temps consacré à la famille et aux amours. On imagine que cela augmente la tension entre conjoints. »

Où veulent-elles finir leurs jours ? Sont-elles tenaillées par le retour au pays ? « Elles font des allers-retours dans leur tête depuis toujours… Souvent, le mari voudra rentrer à sa retraite. Et certaines choisiront de rester. Avec leurs enfants qui ne veulent pas partir. Mais aussi parce qu'elles ont goûté ici à une liberté pleine de promesses. L'immigration est une histoire d'amour vers la terre promise. À chaque étape de l'intégration, si souvent douloureuse, on souhaite que la terre d'accueil nous redise combien elle nous aime. Cela passe par les amitiés qu'on tisse. »

Leurs aspirations amoureuses sont-elles différentes de celles des autres femmes de leur génération ? « Dans beaucoup de cultures, un mari est un mari. S'il est bon, gentil, qu'on a du plaisir à le côtoyer, pourquoi ne pas vieillir avec lui ? Le seul modèle d'accomplissement amoureux n'est pas celui d'une rupture tous les 20 ans, n'est-ce pas ? Ce romantisme palpitant qu'on propose comme absolu est une autre tyrannie. Toutes n'y aspirent pas ! Dans la réalité, vous savez, les gens sont très heureux sans amour qui brûle, natifs comme immigrants ! »

Les 50-64 ans ont beaucoup lutté pour obtenir plus d'équité, plus de réciprocité dans les sphères publique et privée. À cause de cela, certaines font peur, et sont perçues comme des guerrières avant d'être regardées comme les femmes d'expérience qu'elles sont devenues.

Sur un plan affectif plus large, on ne le répétera jamais assez, le mouvement des femmes a eu deux conséquences majeures. Il a permis aux femmes de se rencontrer et a fait naître des amitiés durables. Il a aussi servi à présenter les enfants aux hommes, qui s'en sont rapprochés et qui en redemandent aujourd'hui ! Pas mal comme bilan. ::

Les trajectoires du cœur

| Propos recueillis par Ariane Émond

Après l'**agitation**, le cocon

Claudette Demers Godley

63 ans
Mariée depuis 39 ans, trois enfants
Vit à Montréal
Retraitée depuis août 2009 (était directrice du Y des femmes de Montréal)

« Je mesure mon privilège de pouvoir ralentir ma course folle. J'étais si fatiguée… Quel luxe je me paie de rentrer dans mon cocon ! Je continuerai à m'impliquer, sans doute auprès des jeunes, mais je prends le temps de choisir mes prochains engagements. J'ai tout fait en même temps dans ma vie : travail depuis l'âge de 15 ans, famille, retours aux études, multiples implications… John, mon mari, est retraité depuis cinq ans. Il est mon meilleur ami, mon cuisinier, mon conseiller financier. Nous avons bâti une famille unie, chaleureuse. Je veux plus de temps pour elle. Vieillir avec quelqu'un qui m'aime, qui m'apprécie, qui connaît bien mon corps est une telle chance, je sais. Je veux que ça dure. Si John disparaissait, je ne recommencerais pas avec un autre. Quel intérêt aurais-je de vouloir soutenir un vieux monsieur que je connaîtrais à peine ? »

Second **regard**

Estelle Bouchard

55 ans
Séparée depuis quatre ans, trois enfants, un petit-fils
Vit à Montréal avec son adolescente
Scénariste et consultante pour la télé

« Après le mal foudroyant de la rupture, je baigne dans un sentiment de liberté immense depuis peu. J'ai enterré mon rêve d'un grand amour durable. Vingt-cinq ans de vie de couple ne m'ont pas apporté cela et il ne reste plus assez de temps pour que ça se produise. J'ai sacralisé l'amour comme la plus belle chose qui pouvait m'arriver. Je me suis sentie amputée, incomplète après ma rupture. Le regard de l'autre me définissait. C'est terminé. Je découvre d'autres formes d'attachement profond, je cultive mes amitiés, je m'entoure de ma famille saguenéenne. SI je retombe amoureuse, je veux marcher en terrain complètement nouveau. Faire l'amour me manque, bien sûr ! Les hommes de ma génération ne me voient plus, les plus jeunes ne m'intéressent pas : à long terme, ça ne dure pas ! »

Le **bien-être** sans amertume

Nicole Gagné

55 ans
Célibataire sans enfant
Vit à Lévis (seule depuis 10 ans)
Analyste en administration de systèmes et massothérapeute

« Désabusée de l'amour ? Non ! J'y crois encore et je reste disponible, mais je ne le cherche pas. Je fais ce que j'ai à faire : je voyage, je suis des cours et je mène une quête spirituelle qui me fait beaucoup de bien. J'ai des amis que j'adore. Ce qui ne m'empêche pas, parfois, de sentir la solitude comme un poids… Mais ça ne dure pas. Oui, j'ai approché des hommes qui m'intéressaient, mais j'ai été mal accueillie. J'avoue mal comprendre ceux qui se remettent en couple avec des femmes 15 ans plus jeunes. Ils se privent d'amoureuses de 50 ans intelligentes, drôles et cultivées, pleines d'énergie et indépendantes. Malgré le corps qui cède un peu aux lois de la gravité, c'est bon d'avoir 55 ans ! Je sens que le meilleur est devant, sans doute parce que j'assume mieux qui je suis. »

La **liberté** n'a pas de prix

Irène Cinq-Mars

62 ans
Divorcée, sans conjoint depuis 12 ans, deux enfants, deux petits-fils
Vit seule à Montréal
Gestionnaire de projet

« J'ai traversé la cinquantaine en solo, ce qui m'a permis de comprendre comment une femme vieillit. Je me suis rapprochée de ma mère, qui est devenue ma compagne de sorties. J'ai beaucoup appris de sa réserve respectueuse. Qui suis-je aujourd'hui ? Une femme libre et solitaire, mais pas seule. Je vis entourée de ma petite famille, de mes amies, de mes deux chiens. Le début de ma soixantaine m'a apporté une énergie insoupçonnée. Adieu la ménopause ! Je me connais mieux et réalise que si j'ai donné beaucoup d'amour, j'ai de la difficulté à en recevoir. Les hommes de ma génération ? Décevants, souvent immatures. À ma retraite, à 65 ans, je veux apprendre l'italien, peindre et apporter du soutien à de jeunes familles monoparentales. »

Retraite **en duo**

Charlinie Planchon

56 ans
Divorcée depuis 19 ans, deux enfants, un petit-fils
Vit à Gatineau avec son conjoint
Retraitée de l'enseignement depuis 2007, fait du remplacement occasionnel

« Née en France, j'ai émigré au Québec, vécu en Saskatchewan et me suis mariée à 20 ans. Après mon divorce, j'ai abouti à Gatineau. En 1998, ma fille et celle de Pierre – mon conjoint actuel –, qui étudiaient ensemble, nous ont présentés. Nous ne les en remercierons jamais assez ! Pourquoi la retraite à 54 ans ? La ménopause m'épuisait et l'enseignement au secondaire exige une forme olympique. Nous avons enfin du temps pour nous, pour des projets de solidarité internationale, pour vivre au jour le jour... Je savoure cette liberté. L'avenir ? Incapable de l'imaginer. Je crois au moins m'être soustraite à la pression de l'allure jeune à tout prix. Pierre m'a encouragée en m'aimant comme je suis. Retournerai-je en France ? Plus je prends de l'âge, plus la question me tenaille. D'ici là, avec d'autres copines, on s'occupe de réfugiées qui s'installent à Gatineau. Quand on arrive d'ailleurs, il y a si peu de gens pour nous offrir un café... »

Mémoire. *vive*

Malgré ses 91 ans, la scientifique Brenda Milner n'a pas ralenti son rythme. Récipiendaire de nombreux prix et de 20 (!) doctorats honorifiques, la pionnière de la recherche en neuropsychologie cognitive se « garde jeune » en supervisant des étudiants de l'Université McGill et en poursuivant ses travaux sur la mémoire. Souvenirs partagés.

| Propos recueillis par Lisa-Marie Gervais

Gazette des femmes : *Vous faites partie des prestigieux membres étrangers de la National Academy of Sciences, aux États-Unis, et avez été nommée à la Société royale de Londres et à la Société royale du Canada. Vous avez reçu 20 doctorats honorifiques et maints prix et distinctions professionnels. Au printemps dernier, vous avez été faite grande officière de l'Ordre du Québec, après avoir été nommée chevalière. À l'été, vous avez obtenu le prestigieux prix Balzan doté d'une bourse de recherche d'un million de dollars. Qu'est-ce que ça vous fait de recevoir tous ces hommages ?*

Brenda Milner : Je suis très reconnaissante. Il y a beaucoup de gens brillants qui sont décédés jeunes, dans la cinquantaine, et qui n'auront jamais cette chance. En 2009, j'ai reçu à New York le prix Patricia-Goldman-Rakic, créé en l'honneur de cette neurologue et biologiste qui a fait d'importantes découvertes. Elle est malheureusement morte alors qu'elle était âgée d'à peine 66 ans, frappée par une automobile en traversant la rue. Les prix, ça vient avec l'âge. Une fois qu'on est connu, on nous identifie plus facilement pour nous donner des récompenses. *Nothing succeeds like success !* Mais c'est curieux, je suis de plus en plus invitée à parler de l'histoire de mon champ de recherche, de la neuropsychologie, qui correspond à l'histoire de ma vie ici. Internet, c'est bien en largeur, mais ça l'est moins pour fouiller dans la profondeur du passé. Comparativement aux jeunes, je suis la protagoniste de l'Histoire. C'est un privilège de survivre.

Vous avez été nommée Femme de mérite en sciences et technologie par la Fondation Y des femmes de Montréal, en 2001. En tant que femme, avez-vous trouvé difficile de faire votre chemin dans les sciences ?

C'est une question qu'on me pose souvent. Je dois répondre que je n'ai pas eu de difficulté. À l'école secondaire de jeunes filles où je suis allée, ce qui était difficile, c'était la compétition entre filles ! C'est qu'à cette époque, à Cambridge, il n'y avait que deux collèges pour les femmes, donc l'entrée était très contingentée. On était 400 filles et il n'y avait que quelques places à l'université. Je me suis entêtée à étudier les mathématiques même si je n'étais pas douée.

Vous dites que vous n'étiez pas douée pour les maths alors que vous avez fait une grande carrière en sciences, et vous dites même que vous n'aviez pas de talent en musique alors que vos deux parents étaient musiciens. Un excès d'humilité ?

(Rires.) C'est vrai, je n'avais pas d'oreille pour la musique. J'ai trouvé l'étude des langues relativement facile, mais je ne voulais pas me spécialiser dans ce domaine parce que je ne voulais pas quitter les sciences. J'étais intelligente, mais je me voyais mal me confronter à d'autres mathématiciens, pas plus que je n'avais envie d'enseigner les maths toute ma vie. Je me suis tournée vers la psychologie qui, à l'époque, était classée comme une science morale, au même titre que la philosophie. J'ai tout de suite su que j'allais aimer ça et j'ai vu que j'y avais certaines aptitudes. J'ai été chanceuse, oui. Mais il faut aussi savoir saisir l'occasion.

Qu'est-ce qui vous a amenée de ce côté-ci de l'Atlantique en 1944, en pleine Seconde Guerre mondiale ?

Mon mari était ingénieur et il avait été recruté par la Royal Air Force, dans un laboratoire de recherche du sud de l'Angleterre chargé de développer des radars performants pour l'aviation. À

Jacques Nadeau

Avec la curiosité comme carburant, la neuropsychologue Brenda Milner demeure active afin de ne pas tomber dans l'oubli.

cette époque, beaucoup de chercheurs de l'Angleterre étaient envoyés au Canada; c'était le début de la recherche sur l'énergie atomique. Mon mari y a été envoyé et je l'ai suivi. On ne devait y rester qu'un an. Mais en fait, lorsqu'on a embarqué sur un bateau à Glasgow, en Écosse, on ne connaissait pas notre destination : c'était une mission secrète. Durant la traversée de l'Atlantique, le bateau zigzaguait entre les sous-marins…

Quelle a été votre réaction quand vous avez appris que votre destination était Montréal, au Québec ?

J'étais ravie. J'ai toujours eu une grande affection pour la langue française, alors quand j'ai su qu'on allait vivre à Montréal, j'étais très contente. Au début, j'ai eu du mal à me trouver du travail parce que je n'avais pas de maîtrise. Mais l'Université de Montréal m'a finalement donné ma chance. J'y enseignais la psychologie expérimentale et le comportement animal. Comme j'avais appris le français en lisant beaucoup de romans, je parlais comme un livre ! (Rires.) Puis, l'Institut neurologique de Montréal a été créé. On venait de partout dans le monde pour y étudier. C'était une époque d'effervescence. J'avais décidé de faire mon doctorat à McGill avec le professeur Donal Hebb, dont j'avais dévoré l'ouvrage *The Organization of Behavior*. Il avait fait promettre au docteur Wilder Penfield* que nous allions pouvoir étudier les malades pour faire avancer nos recherches. J'ai trouvé ça tellement fascinant que j'ai décidé de rester.

Pour certains, vous êtes à la mémoire ce qu'était Louis Pasteur à la bactériologie. La communauté scientifique internationale vous considère comme l'une des fondatrices de la neuropsychologie, cette discipline qui associe les sciences du comportement à la neurologie. Quelles ont été vos principales découvertes ?

Toutes mes recherches ont été réalisées avec des épileptiques qui subissaient des interventions chirurgicales au cerveau dans le but d'améliorer leur qualité de vie. Dr Penfield et moi nous sommes intéressés à deux d'entre eux, devenus amnésiques après l'opération. Un seul des deux lobes temporaux avait pourtant été touché lors de la chirurgie. On a supposé que ces patients avaient aussi une lésion dans l'hémisphère intact, sinon ils ne seraient pas devenus amnésiques. On a fait des hypothèses qui se sont confirmées des années plus tard, quand l'un d'eux est mort d'une maladie pulmonaire. On a pu étudier son cerveau et on a découvert qu'effectivement, il y avait une atrophie du côté du cerveau qui n'avait pas été opéré. Ces observations nous donnaient raison.

(NDLR : Cette première découverte datant de 1954 a permis de démontrer l'important rôle que joue l'hippocampe, situé dans les lobes temporaux, pour la mémorisation des faits nouveaux et des expériences vécues.)

Décédé l'an dernier, « HM » est l'un de vos plus célèbres patients; vous l'avez suivi pendant une trentaine d'années. À la suite d'une opération dans les deux hémisphères du cerveau pour enrayer son épilepsie, il a sombré dans une profonde amnésie antérograde, c'est-à-dire qu'il se souvenait des événements survenus avant son opération et que ses problèmes de mémoire étaient post-opératoires. En quoi a-t-il fait avancer vos recherches ?

Je lui faisais faire des dessins et d'autres tests. Au bout de trois jours, il réussissait parfaitement et rapidement à faire ce que je lui avais demandé. Il se surprenait lui-même parce qu'il avait oublié qu'il avait déjà accompli cette tâche plusieurs fois. Pour lui, c'était la première fois. J'ai découvert qu'il pouvait acquérir des aptitudes sensori-motrices. Il pouvait aussi retenir une série de chiffres pour environ 15 minutes si on ne détournait pas son attention. C'est ce qui m'a menée à découvrir que la mémoire des habiletés sensorimotrices est représentée par des systèmes nerveux différents dans le cerveau. J'étais tellement excitée !

Toujours au boulot cinq jours sur sept, vous donnez de nombreuses conférences en Europe et aux États-Unis, supervisez le travail d'étudiants de troisième cycle et dirigez des expériences sur les mécanismes de la mémoire spatiotemporelle. Ne vous arrêtez-vous donc jamais pour souffler ?

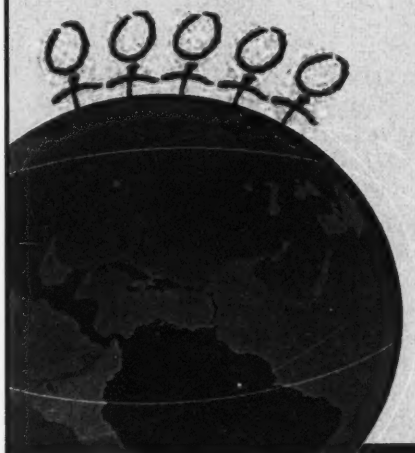
Je suis très curieuse, c'est ce qui m'a toujours menée. Je veux me tenir au courant des développements dans mon champ de recherche. Il y a tant de choses qui se passent dans le monde, comment se tenir au courant si on reste à part ? Mais il y a quelque chose de plus profond encore : c'est l'idée que le monde nous oublie. Je veux retarder ce moment, faire un petit bruit moi aussi. C'est très fort, ce besoin de laisser sa trace.

Je ne peux m'empêcher de vous demander... qu'est-ce qui vous tient aussi en forme ? Le secret de votre air de jeunesse ?

Je mange des légumes même au déjeuner, pas parce que c'est bon pour la santé mais parce que j'aime ça. Je fais aussi fonctionner mes neurones. Mais je pense que ce sont les gènes : ma mère a eu une vie beaucoup plus difficile que la mienne et elle est morte à 95 ans ! ::

* Wilder Penfield est l'un des plus éminents neurochirurgiens au Canada. Il est surtout connu pour sa découverte d'un traitement chirurgical de l'épilepsie, une maladie neurologique caractérisée par des convulsions soudaines et récurrentes. Il est aussi l'un des fondateurs et le premier directeur de l'Institut neurologique de Montréal, un centre de renommée internationale.

Université d'Ottawa



Études supérieures en français à l'Institut d'études des femmes

- **Ph.D. et M.A. en études des femmes**
  Deux champs de spécialisation :
  - Rapports sociaux de sexe, pouvoir et représentations
  - Femmes, droits et citoyenneté dans un monde globalisé
- **Maîtrise pluridisciplinaire avec spécialisation en études des femmes dans divers domaines**
- **Soutien financier avantageux**
- **Examen des candidatures francophones en tout temps**

uOttawa
Faculté des sciences sociales
Faculty of Social Sciences

www.etudesup.uOttawa.ca

D'UNE **MÈRE** À **L'AUTRE**

L'imagier

Quand elle a commencé à s'intéresser à la lignée de ses ancêtres, Francine Cousteau Serdongs a découvert que les femmes sont pratiquement invisibles dans les arbres généalogiques. Depuis, elle mène sa barque à contre-courant pour sortir nos aïeules de l'anonymat.

| par Jacinthe Lafrance

Dans une forêt d'arbres généalogiques où foisonnent les lignées de nombreuses familles québécoises, les femmes semblent cachées dans le feuillage. Quand la brise nous dévoile ici et là le nom d'une lointaine aïeule, c'est le plus souvent pour son rôle de « mère de » ou d'« épouse de » celui qui nous a transmis son « nom de famille ». Mais la marque des femmes comme pionnières, puis comme porteuses d'un héritage culturel et familial, passe inaperçue.

« Invisibles, anonymes, innommées », déplore Francine Cousteau Serdongs, généalogiste et retraitée de l'enseignement universitaire, qui trime dur pour renverser cette tendance. Avec sa conférence « Les femmes, le parent pauvre de la généalogie », elle fait la promotion d'une pratique égalitaire et non sexiste de la généalogie, où l'ascendance utérine serait autant valorisée que la lignée patrilinéaire. Lorsqu'elle s'adresse aux sociétés d'histoire ou de généalogie, c'est pour affirmer l'importance de faire apparaître les femmes dans l'histoire du Québec. Comment ? En s'intéressant d'abord à l'héritage reçu de mère en mère depuis les pionnières utérines, ancêtres d'une lignée généalogique toute féminine.

Parcours d'une généalogiste féministe

Plus de 25 000 Québécois s'adonneraient à la généalogie de façon plus ou moins formelle, selon la Fédération québécoise des sociétés de généalogie. Ils le font pour toutes sortes de raisons, mais cette quête des origines comporte toujours une dimension affective. Ce fut le cas au départ pour Francine Serdongs, née d'un père belge et d'une mère québécoise dont elle ne connaît que le nom, Colombe Christin.

À 33 ans, approchant de l'âge où sa mère est décédée, M^me^ Serdongs avait mal à ses racines. « Avec mon nom étranger et ma

L'imagier

Traditionnellement invisible, la voilà maintenant illustrée : l'ascendance utérine pour retracer ses ancêtres féminines.

culture teintée à l'européenne, j'avais l'impression d'être un petit grain de blé resté accroché aux roues d'un avion, puis tombé quelque part au-dessus du Québec », raconte-t-elle. Quand elle met par hasard la main sur le *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes* de l'abbé Tanguay, qu'elle ouvre à la page où figure le pionnier Isaac Christin, c'est le choc. « Voir le nom de famille de ma mère dans un livre… Je suis partie comme une bombe ! » La généalogie allait devenir son alibi pour prendre contact avec ses racines maternelles.

Le second choc lui est venu d'un autre généalogiste réputé, René Jetté, auteur du *Dictionnaire généalogique des familles du Québec* et d'un important traité de généalogie paru en 1991. Ce traité était en cours de rédaction lorsque Francine Serdongs s'est inscrite à l'un des cours du généalogiste. Les questions que l'étudiante réservait au maître restaient souvent sans réponse. Par exemple : Si la lignée d'ancêtres allant de père en père se nomme *agnatique*, quel nom donne-t-on à celle qui passe de mère en mère ? Réponse : aucun nom spécifique. Tout ce qui n'est pas proprement agnatique s'appelle *cognatique*. Grand-père de la mère, arrière-grand-mère du père, mère de la mère de la mère... du pareil au même !

En généalogie, la façon traditionnelle de retracer ses origines est simple : madame ou monsieur Untel grimpe l'arbre de ses ancêtres en s'agrippant aux branches qui portent son nom de famille, du père au grand-père, à l'arrière-grand-père, etc. Puis elle ou il parvient tout en haut, au pionnier, au premier Untel arrivé en Amérique. « Mon ancêtre en ligne directe », diront certains, dans une demi-vérité. Une seule ascendance, un unique patronyme, un seul pionnier… Le patronyme occupe en fait tellement de place qu'on en vient à ignorer tout un pan de son histoire de famille, celle des femmes, a vite constaté M^me^ Serdongs.

L'histoire au féminin

Vu l'insistance de l'étudiante, la lignée féminine a finalement trouvé sa désignation, dûment inscrite dans le traité de René Jetté en tant qu'ascendance utérine ou matrilinéaire; on appelle ainsi la branche de son arbre généalogique qui passe exclusivement de mère en mère. C'est d'ailleurs en retraçant sa pionnière utérine, Marie-Madeleine Cousteau, que Francine Serdongs est devenue Francine Cousteau Serdongs. Elle s'est approprié le nom de cette veuve arrivée en Nouvelle-France avec deux filles dans la première moitié du 17^e^ siècle, 11 générations avant elle. N'ayant pu léguer son nom à sa descendance, la pionnière avait été oubliée par l'histoire, tout comme de nombreuses femmes de cette époque ayant entrepris la traversée de l'Atlantique vers le Nouveau Monde.

Le patronyme occupe tellement de place qu'on en vient à ignorer tout un pan de son histoire de famille, celle des femmes.

« Il faut établir l'histoire des femmes à partir d'une vision féminine, se mettre dans la peau d'une femme de cette époque et saisir quelle était sa place dans la société, clame Francine Cousteau Serdongs. Ces pionnières, qu'ont-elles légué à leurs filles ? » Les trouvailles seront inusitées, différentes de celles liées aux possessions terriennes et aux appartenances militaires typiquement masculines de l'époque. Si telle ancêtre apparaît aux registres comme ayant ondoyé des enfants mort-nés, on pourrait supposer qu'elle était sage-femme. Si elle a été témoin à des mariages ou marraine de plusieurs enfants, on découvrira les liens sociaux qui régnaient dans sa communauté. Dans l'histoire d'une famille, Francine Cousteau Serdongs a même découvert une Montréalaise qui, au début de la colonie, a plaidé en justice la cause d'une autre femme, modeste et illettrée, dans une affaire de droit familial. Peut-être s'agissait-il de la première avocate du Nouveau Monde !

Découvrir son histoire familiale par la branche des femmes, c'est jeter un regard neuf sur celles qui nous ont mis au monde, sur ce qu'elles nous ont légué. C'est redonner à ces aïeules oubliées la place qui leur revient. ::

Ropa non grata

Les vêtements usagés nord-américains valent leur pesant d'or en Bolivie. Le commerce de la *ropa americana* y fait vivre de nombreuses familles, souvent dirigées par des mères monoparentales. Mais voilà que le président, Evo Morales, veut mettre un terme à cette activité. Les vendeuses réussiront-elles à sauver leur gagne-pain ?

L'Institut national du commerce extérieur de la Bolivie estime que 55 000 tonnes de vêtements d'occasion entrent chaque année au pays.

| par Yseult Picard

Avec ses cheveux tirés en chignon, sa longue jupe et sa chemise bien boutonnée, Anna Maria Ugarte ressemble à une maîtresse d'école. Elle se rappelle combien il a été difficile, pour elle et de nombreuses Boliviennes, de trouver un moyen de faire vivre leurs enfants après avoir divorcé d'un homme violent et irresponsable. « J'ai élevé mes quatre enfants toute seule. Nous, les vendeurs de vêtements d'occasion "américains", nous avons créé notre propre emploi, et maintenant le gouvernement veut nous l'enlever ! Nous ne nous laisserons pas faire ! »

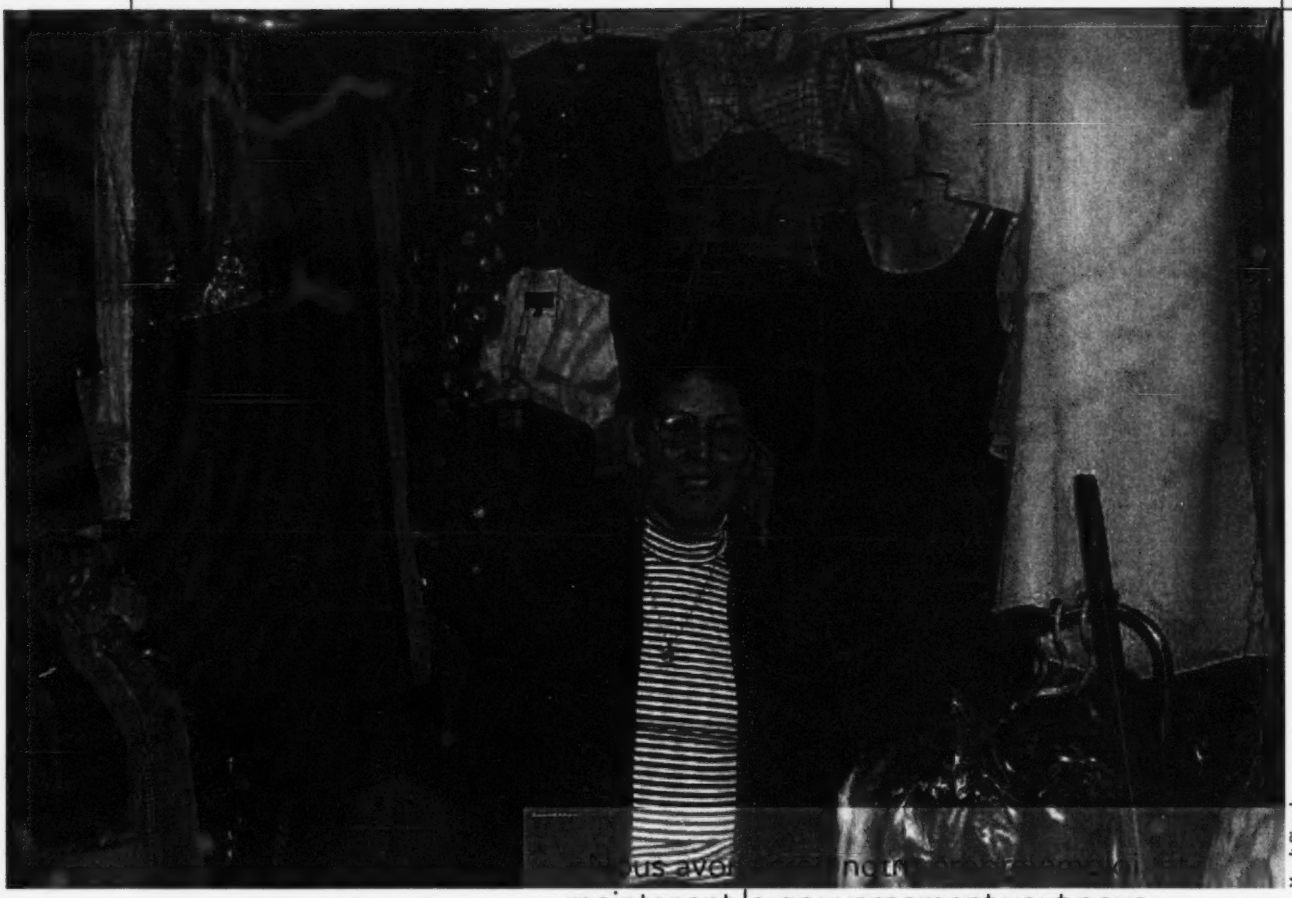
Yseult Picard

Le plus grand marché à ciel ouvert d'Amérique du Sud, à El Alto, en banlieue de La Paz. La *ropa americana* y est vendue au détail comme en gros.

Le commerce de la *ropa americana* a débuté il y a près de 20 ans en Bolivie, alors que des milliers de travailleurs victimes de la récession créaient leur emploi en devenant petits commerçants. Aujourd'hui, près de 250 000 personnes tirent des revenus durement gagnés en faisant le commerce de vêtements de seconde main provenant d'Amérique du Nord. Plus de la moitié sont des femmes. Cette activité, qui constitue le seul gagne-pain pour des milliers de Boliviennes souvent chefs de famille, est fortement menacée depuis l'élection, en 2005, d'Evo Morales, le premier président indigène de l'histoire du pays, qui l'a « en principe » interdite.

Si le gouvernement décide d'appliquer le décret interdisant la vente – ce qu'il ne fait pas encore –, plus de 150 000 femmes et familles boliviennes en souffriront, car elles en dépendent directement. Sans compter qu'une large part de la population, aisée comme pauvre, compte sur cette offre de qualité et à bas prix pour se vêtir adéquatement.

Pourquoi Morales veut-il interdire ce commerce ? D'abord parce que le commerce de gros est entre les mains de contrebandiers. Devenus les rois aux frontières du pays, ceux-ci empêchent



Yseult Picard

maintenant le gouvernement veut nous l'enlever ! Nous ne nous laisserons pas faire ! »

Anna Maria Ugarte, vendeuse de vêtements d'occasion nord-américains à La Paz

toute initiative visant le développement d'une industrie nationale textile. Ensuite pour une question de honte nationale. Imaginez un peuple à la tradition textile millénaire, vêtu avec des vêtements de seconde main, de surcroît ceux de Nord-Américains…

L'importation déjà illégale

En avril 2009, le gouvernement bolivien a posé un premier geste en rendant illégale l'importation de vêtements usagés. S'il est réélu en décembre – ce qui risque d'arriver –, Evo Morales compte pousser sa logique jusqu'au bout et appliquer le décret interdisant formellement toute vente de ces vêtements. Sauf que, à ce jour, il n'a pas reçu l'appui de celles qui devront faire respecter le règlement : les municipalités. Elles refusent de se plier à une telle tâche tant que le gouvernement ne proposera pas un plan intégral d'intervention.

En attendant, le gouvernement doit composer avec la résistance des principaux intéressés : marches, protestations, blocages, mobilisations... La nouvelle Constitution du pays, adoptée l'an dernier, permettra même aux défenseurs de la *ropa americana* de tenir un référendum national s'ils recueillent un million de signatures. « Si le gouvernement ne trouve pas un vrai plan de reconversion, avec des emplois et de l'argent, et qu'il passe à l'acte quand même, il risque d'être confronté à un important mouvement de protestation », affirme Walter Mamani, l'un des ex plus grands importateurs du pays, que les défenseurs aimeraient d'ailleurs voir entrer en politique.

« Nous avons mis en place des programmes de reconversion, mais les commerçants de vêtements d'occasion disent qu'ils ne sont pas accessibles et sont fermés au changement d'activité, soutient le sous-ministre du Développement et de l'Économie plurale, Ramiro Lizondo. Ils pensent qu'ils vont gagner, mais non, cette fois-ci, on est bien décidés à ne pas laisser la situation ainsi. »

Tous les commerçants rencontrés, y compris les importateurs, les camionneurs, les vendeuses, se disent pourtant très peu optimistes envers les solutions de rechange proposées. « Nous ne sommes pas assez riches pour contracter des prêts, même s'ils ont baissé les taux d'intérêt », m'explique Marina, une vendeuse d'El Alto, la banlieue pauvre de La Paz, où se tient chaque jeudi et

dimanche le plus grand marché à ciel ouvert d'Amérique du Sud.

Des vêtements pour vivre

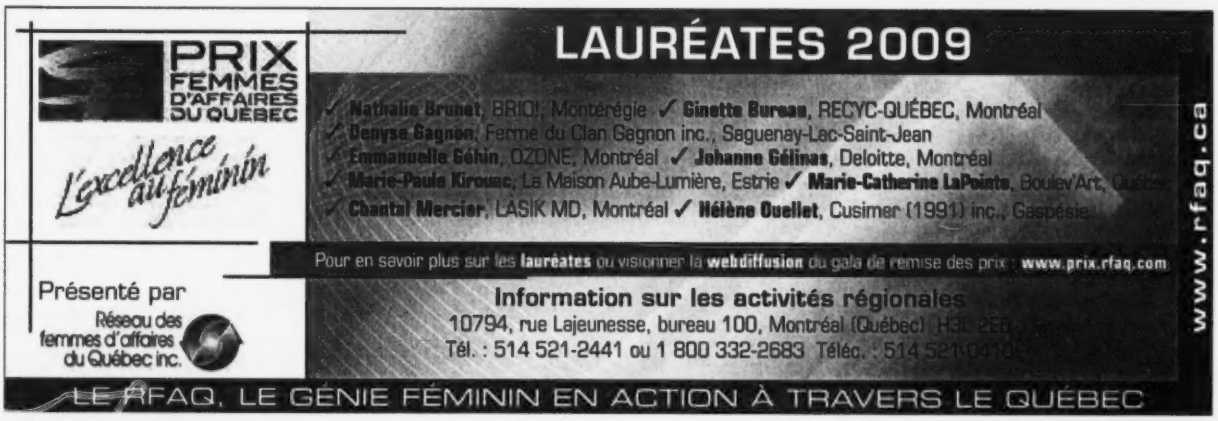
Anna Maria Ugarte vend des vêtements de seconde main à La Paz depuis déjà 15 ans. Également représentante syndicale d'une galerie regroupant des étals de vendeuses, elle souligne que les femmes ne sont pas représentées à la tête de ce mouvement de défense. « Ce sont en majorité des femmes qui dépendent de ce commerce pour nourrir leur famille, mais ce sont des hommes qui ont la parole. Or ils ont souvent plus de possibilités que nous. Plusieurs ne dépendent pas uniquement de la *ropa americana* pour vivre. »

« Je ne sais pas pourquoi on ne s'unit pas davantage, nous, les femmes, et qu'on ne se présente pas aux postes de direction des organismes de défense de ce type de commerce, poursuit-elle. Je crois que c'est simplement parce que nous n'avons pas le temps, avec le lavage et le repassage des vêtements pour le commerce, la cuisine, les enfants, etc. Et puis nous n'avons pas développé le leadership nécessaire. »

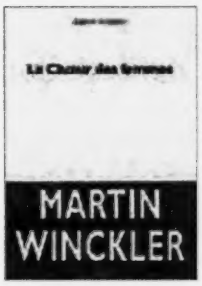
Elisabeth Verestegui vend elle aussi des vêtements d'occasion à La Paz. Son local ne contient pas plus de 100 morceaux qu'elle choisit au goût de ses clientes. Il y a 12 ans, avec moins de 100 $ CA en poche, elle a pu se procurer ses 15 premiers kilos de vêtements usagés de première qualité. À voir l'arthrite qui lui ronge les mains, conséquence des années passées à laver et à repasser, on comprend toute la fierté qu'elle dit ressentir lorsqu'elle regarde son fils réussir ses cours à l'université grâce aux revenus qu'elle obtient de son commerce.

Chaque jour, elle vend pour environ 25 $ US de vêtements, ce qui lui procure un revenu d'environ 600 $ US par mois, nettement au-dessus du produit intérieur brut par habitant, évalué à 375 $ par mois en 2008, selon le *CIA World Factbook*. « Sans qualifications, rien d'autre ne me permettrait de gagner autant. C'est pour ça que si Morales veut nous enlever ce gagne-pain, il doit nous proposer autre chose. Et pas le programme insensé qu'il propose ! »

Mais ces vendeuses et vendeurs ne pourront vraisemblablement rien contre Evo Morales, à moins qu'ils ne réussissent à obtenir l'appui de politiciens et à soulever celui de la population bolivienne, sceptique devant le souhait du président de bannir ce lucratif commerce. ::

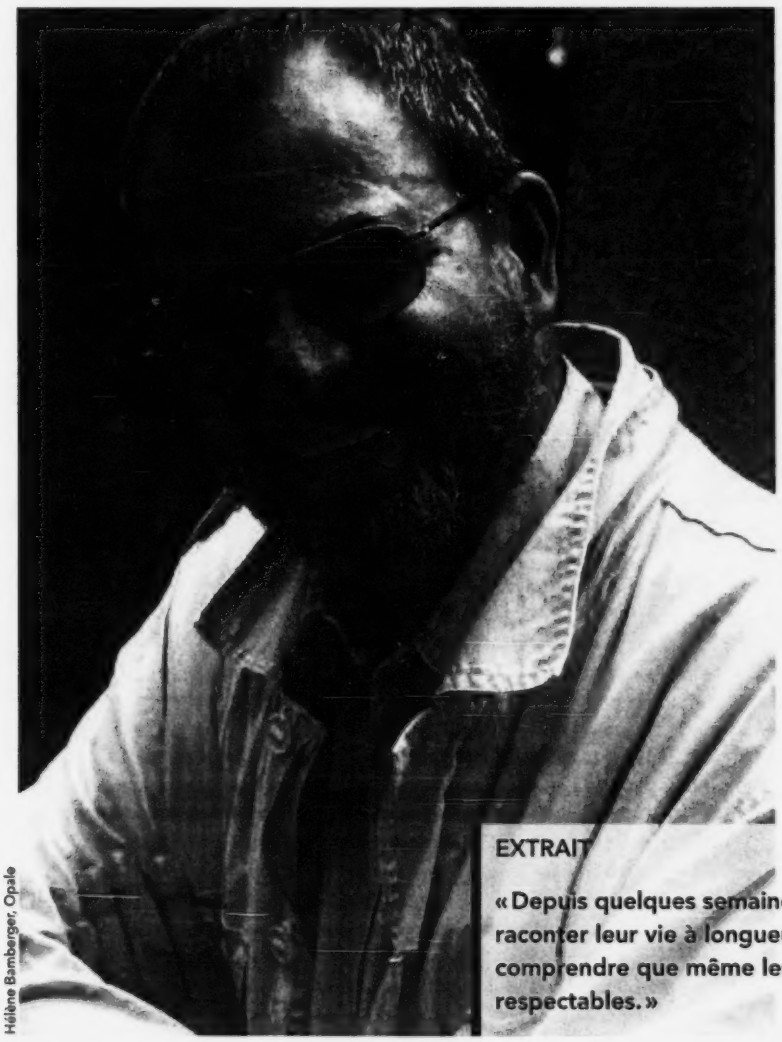


SOIGNER LES FEMMES **AUTREMENT**



Il a exercé la médecine de famille en France de 1981 à 2008 avant d'immigrer au Québec, où il est chercheur invité au Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal. Et ô surprise, le docteur Marc Zaffran troque parfois son stéthoscope pour la plume, devenant alors Martin Winckler. Il vient d'ailleurs de publier le passionnant roman *Le chœur des femmes*. Proposition de lecture à tous les gynécologues réellement soucieux de la santé des femmes.

| par Anne-Christine Schnyder



Hélène Bamberger, Opale

Gazette des femmes : *Votre livre raconte l'histoire de Jean Atwood, dont le prénom est à dessein ambigu. Brillante interne, l'héroïne se destine à la chirurgie gynécologique, mais elle doit d'abord passer quelque temps dans l'Unité de médecine de la femme auprès du Dr Karma, dont la conception de la profession est à l'opposé de la sienne.* Le chœur des femmes *est-il davantage un roman ou un manuel pour futurs médecins et pour «mauvais» praticiens ?*

Martin Winckler : C'est un roman d'éthique clinique et d'apprentissage. Mon sujet de recherche ici étant la transmission des valeurs, en particulier des valeurs éthiques, pendant l'apprentissage de la médecine. J'ai écrit une fiction qui illustre ce que je cherche, mais je n'ai pas du tout la prétention de donner des leçons aux mauvais médecins. En revanche, j'ai envie de transmettre ce que j'ai appris aux soignants de bonne volonté et aux gens qui ont le type de sensibilité du Dr Karma. Je voulais faire un roman pédagogique sur la santé des

EXTRAIT

«Depuis quelques semaines, j'écoute des femmes me raconter leur vie à longueur de journée. Elles m'ont aidée à comprendre que même les mauvaises raisons peuvent être respectables.»

femmes, dire comment on peut les soigner, montrer qu'on peut, par exemple, poser des stérilets sans faire mal. Des lectrices m'ont dit vouloir offrir *Le chœur des femmes* à leur méchant gynécologue… Ce n'est pas un livre qu'on offre à ceux qu'on n'aime pas; ça ne leur apprendra rien et ma position est beaucoup trop radicale pour être acceptable pour des gens qui sont enfermés dans leurs comportements.

Ce livre est une mine de renseignements pour et sur les femmes et remet en cause la manière dont on les traite. Peut-il faire changer des choses ?

Je pense que les changements, dans un premier temps, ne peuvent être qu'individuels. Par exemple, des lectrices m'écrivent pour me dire qu'elles ne se laisseront plus maltraiter par leur gynécologue. Des médecins me confient qu'ils vont écouter les femmes autrement, désormais, parce que ce qu'elles racontent est passionnant. D'autres disent que mon livre les réconforte, parce que c'est ce type de médecine qu'ils veulent pratiquer. Alors pour ces femmes, pour ces médecins, ça va changer des choses.

Quel message de votre livre vous tient le plus à cœur ?

Qu'il ne faut pas se soumettre à l'autorité, en médecine encore moins qu'ailleurs. Si un médecin a de bonnes raisons de vous faire quelque chose, il faut qu'il le justifie, et vous êtes en droit d'obtenir une justification qui vous satisfait et qui n'est fondée ni sur l'autorité, ni sur le terrorisme, ni sur le mépris, ni sur le silence. Il faut sans arrêt questionner, demander si on ne peut pas faire autrement. C'est pour ça que j'ai introduit une étudiante qui voit comment les choses se passent entre le Dr Karma et les patientes, et qui résiste. C'est une manière de montrer une dynamique non dogmatique de la médecine.

Martin Winckler, *Le chœur des femmes*, Éditions P.O.L., 2009, 608 p.

Résistance 101

Sournois, le sexisme ordinaire s'infiltre partout. Pas forcément visible, il se nourrit de stéréotypes et de représentations collectives qui se traduisent par des gestes, des comportements (insubordination larvée, fausse courtoisie, blagues graveleuses) dont l'effet est de déstabiliser, d'infériorisier et d'exclure les femmes. Le débusquer, le comprendre et le combattre, tel est le cheval de bataille de l'auteure, qui a notamment été directrice de cabinet de la ministre française de la Parité et de l'Égalité professionnelle. Truffé de mises en situation et d'exemples concrets, ce petit traité renferme une très utile « boîte à outils » pour lutter contre le sexisme ordinaire, développer des stratégies de résistance (notamment la confrontation) et faire reculer les stéréotypes.

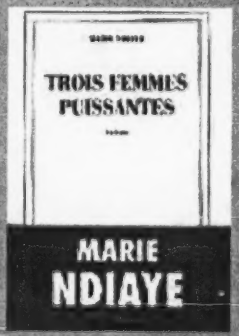
Brigitte Grésy, *Petit traité contre le sexisme ordinaire*, Albin Michel, 2009, 256 p.

Vieillir au féminin

Vieillir n'est pas une sinécure, encore moins pour les femmes! De fait, les femmes âgées sont plus touchées par les inégalités en termes de conditions de vie, de revenus et d'accès aux services et aux soins de santé. De plus, alors que la population âgée est majoritairement féminine, on fait peu de cas des vieilles femmes et de leurs réalités. Pour pallier un manque de recherches sur leur condition, brosser un portrait de la situation, mais aussi pour apporter des pistes de réflexion et faire la peau aux stéréotypes de la petite vieille fragile et dépendante, cet ouvrage collectif aborde avec intelligence plusieurs aspects liés au vieillissement au féminin.

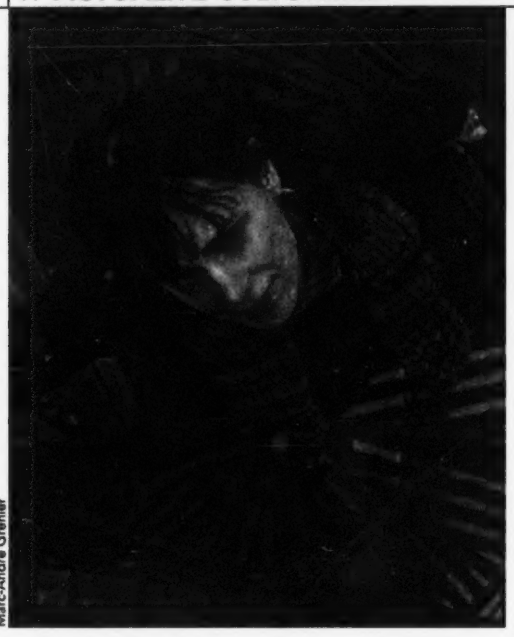
Michèle Charpentier et Anne Quéniart (dir.), *Vieilles, et après! Femmes, vieillissement et société*, Les éditions du remue-ménage, 2009, 296 p.

Noirs destins



Divisé en trois récits qui n'ont en commun que la mention d'un nom ou d'un lieu, cet ouvrage aurait pu s'intituler *Les résistantes-résilientes-survivantes*. Face à un père qui l'a toujours méprisée parce qu'elle est une fille mais qui vient lui réclamer son aide, devant un mari qui l'a déracinée et l'éteint, et au sein d'une belle-famille qui la prive de parole, la rejette et la condamne à un terrible avenir, Norah, Fanta (à peine présente) et Khady sont tout ça à la fois : résistantes, résilientes et survivantes. Des femmes fortes dans leur impuissance. Des femmes aux noirs destins racontés dans une écriture dure et sans compromis, qui a valu à Marie NDiaye le prix Goncourt 2009.

Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*, Gallimard, 2009, 320 p.



Marc-André Grenier

Esclaves
des temps modernes

Après l'avoir dévoilé aux dernières Rencontres internationales du documentaire de Montréal, Hélène Choquette (*Bonnes à tout faire, Les réfugiés de la planète bleue*) présente *Avenue Zéro* au Cinéma ONF. Un film dur sur un sujet encore jamais abordé au cinéma : la traite des personnes au Canada.

| Propos recueillis par Helen Faradji

Gazette des femmes : *Quel a été le point de départ de ce film ?*

Hélène Choquette : En 2003, j'ai fait un film sur les immigrées philippines qui viennent travailler au Canada (*Bonnes à tout faire*). À cette époque, j'ai rencontré Jacqueline Oxman-Martinez, une chercheuse qui travaillait sur les programmes des aides familiales et qui amorçait une réflexion sur la traite des personnes au Canada. Elle me suggérait de faire un film sur le sujet, mais à mes yeux, il n'y avait pas assez de preuves de l'existence du phénomène. En 2007, elle a publié un guide intitulé *La traite des personnes* à l'intention du réseau communautaire. Là, les preuves étaient réunies; j'ai pu me lancer.

Il a fallu attendre 2002 pour que la traite des personnes devienne un crime, avec le protocole de Palerme, et 2003 pour qu'on réalise qu'elle existait au Canada. Comment l'expliquez-vous ?

On a longtemps cru que la traite était le lot des pays sous-développés, mais ça existe chez nous aussi. Le problème est que les victimes, immigrées illégales ou non, ont peur de parler par crainte de représailles ou d'être renvoyées dans leur pays. D'autre part, leur condition – elles sont souvent malades, dépendantes aux drogues ou en état de choc post-traumatique – rend leurs témoignages moins crédibles aux yeux d'un juge. La preuve est très complexe à établir et rares sont les trafiquants traduits en justice. Les témoins ont souvent peur aussi. Une fois, une femme de Montréal m'a dit : « Je sais qu'il y a un bordel à côté de chez moi. J'ai déjà vu les filles, mais j'ai tellement peur des gars qui sont là que je ne vais même plus sur mon balcon. Je ne veux pas voir. » C'est très insidieux. On ne veut pas devenir délateur, mais en même temps, il faut réussir à entrer dans ces endroits sans mettre la vie des femmes en danger.

Le tournage de ce film ne constituait pas votre premier contact cinématographique avec la misère humaine. Ce que vous avez découvert ici se compare-t-il à ce que vous avez vu ailleurs ?

J'ai tourné dans des favelas et dans des dépotoirs à Delhi, où je m'attendais à voir des êtres humains sans dignité. Ça n'a pas été le cas. Par contre, à Vancouver, j'ai vu la vraie déchéance humaine. La traite des personnes est la chose la plus abjecte dont j'ai été témoin. L'ampleur du drame m'a sauté aux yeux quand j'ai tourné avec ces femmes.

Pensez-vous que la situation peut s'améliorer ?

Il y a eu quatre accusations pour traite de personnes impliquant des adolescentes canadiennes, mais encore aucune contre des réseaux de trafiquants. À Vancouver, on sait que la mafia chinoise est impliquée dans les salons de massage, mais on n'arrive pas à traduire les responsables en justice. En outre, les victimes ne savent pas vers qui se tourner. Aucun organisme n'est financé pour ça; les associations d'aide aux immigrants ou aux travailleurs temporaires n'ont ni les ressources ni l'argent nécessaires. Par contre, on note un éveil au phénomène depuis 2007. Les recherches sont de plus en plus nombreuses et, en 2008, la GRC a ouvert un bureau à Ottawa pour lutter contre la traite des personnes. L'été dernier, une députée conservatrice de Winnipeg, Joy Smith, a demandé que soit instaurée une peine minimale de cinq ans de prison pour les coupables. Je sais également que l'Armée du Salut et Info-crime préparent des campagnes sur le sujet. Il y a encore beaucoup d'embûches, notamment en ce qui concerne les victimes en situation irrégulière, mais je sens que tout ce travail peut porter ses fruits. ::

Avenue Zéro sera présenté au Cinéma ONF, à Montréal, du 21 au 31 janvier 2010.
Info : http://avenuezero.ca

MARIE CHRISTINE BERNARD *

Le test

Fini, le temps des petites ou grandes inégalités entre filles et gars ? Pas si sûr...

Faisons un test. Prenons une classe de 36 élèves, un groupe moyen de français au cégep. Il y a environ autant de garçons que de filles, des jeunes de 17, 18 ans, en santé, bien vêtus, travaillant pour payer leur voiture, élevés dans des familles où personne n'est mort de faim depuis au moins sept générations. Pour la plupart, ils sont Québécois de souche. Pure laine, comme on dit.

Les mères de ces jeunes ont mon âge, ou un peu plus. Elles ont un boulot. Elles sont autonomes. Elles profitent d'une égalité durement acquise. Elles sont instruites. Elles votent. Elles siègent à des conseils d'administration. Elles font de la politique. Elles n'ont pas (trop) honte de leur corps. Elles ont une sexualité (presque) épanouie et assumée. Elles sont libres.

Pourtant... Faisons-le donc, ce test, avec ces enfants d'un pays où tous sont censés être égaux. Demandons-leur de lever la main, ceux et celles qui n'ont jamais peur de marcher dans la rue après le coucher du soleil. Précisons que la région où se déroule cette expérience a un taux de criminalité très faible. Regardez. Les garçons ont presque tous levé la main. Aucune fille. Poursuivons. Demandons maintenant quelles filles possèdent une voiture. Elles lèvent presque toutes la main. Ensuite, posons la question : « Quand vous êtes dans VOTRE voiture avec votre amoureux, les filles, qui conduit ? » Vous devinez ? Bien sûr. C'est l'amoureux qui conduit. Et si je m'insurge : « En quel honneur, s'il vous plaît ? », on me répond qu'il chiale sans arrêt, alors on préfère lui donner le volant. Voilà. Cela en dit long. On pourrait parler de nombreuses autres petites humiliations quotidiennes, apparemment innocentes. Elles sont légion.

Je les fréquente quotidiennement, ces jeunes femmes. Elles sont belles, intelligentes, pleines d'avenir. Et elles rejettent le féminisme en bloc. C'est fini, ce temps-là, disent-elles. Bien sûr, on ne veut pas faire de vagues inutilement. On tient à rester à sa place. Nous ne sommes pas encore au bout du chemin, si vous voulez mon avis.

Il y a aussi quelques élèves venus d'ailleurs, dans mon collège. Une jeune Maghrébine me confiait, dernièrement, sa joie de pouvoir faire du sport dehors. Habillée jusqu'aux oreilles malgré le doux temps, mais *dehors*, devant tout le monde, sans crainte de se faire insulter ou agresser comme dans son pays, où l'on confine les femmes toute leur vie et où les crimes d'honneur sont monnaie courante. Voyez-vous le fossé entre les cultures, entre les deux situations ?

Il n'est pas si large, pourtant. Facile à combler, quand on y pense. Une loi qui donne préséance au dogme religieux sur les droits humains, même limitée à certaines circonstances seulement, c'est une pelletée de terre dans le fossé. Si je donne le droit à un individu de refuser de faire affaire avec une femme parce que son dogme l'interdit, je lui dis qu'il a raison de considérer que la femme est moins compétente que l'homme pour exercer son métier, qu'il a raison de trouver honteux de commercer avec une femme.

Dans mon pays, chacun, chacune a le droit de croire et de prier comme il l'entend. Mais cela ne doit jamais, jamais surpasser le principe sacré de l'égalité entre les hommes et les femmes. Parce que tout être humain a le droit d'être traité avec dignité et respect, quels que soient son sexe ou sa race. Parce que le dogme n'est pas un droit, mais une somme d'interdits dont la honte est le principal levier.

Non, mesdames, elle n'est pas terminée, la lutte. Oui, il y a encore du chemin à faire. Aussi longtemps qu'on tolérera qu'il soit insultant de se faire traiter de fille, rien ne sera gagné. Quand vous élèverez vos enfants, quel que soit leur sexe, j'espère que vous y songerez. ::

* Écrivaine et professeure de lettres au Collège d'Alma, Marie Christine Bernard écrit tant pour les adultes que pour les jeunes. Ses œuvres ont été saluées par plusieurs distinctions. *Mademoiselle Personne*, paru en 2008, a reçu le Prix roman Abitibi-Bowater 2008 et vient tout juste de remporter le prix France-Québec 2009. Un recueil de nouvelles paraîtra chez Hurtubise en 2010.

La *Gazette des femmes* s'intéresse à la réalité des femmes actuelles et aux défis auxquels elles font face.

Notre publication souhaite susciter la réflexion en proposant des débats sur des sujets connus et controversés, des dossiers d'envergure, des reportages des quatre coins de la planète, des entrevues avec des femmes et des hommes qui ont des idées pour réussir à édifier une société égalitaire pour toutes et tous.

Servez-vous de cet outil pour relayer les valeurs d'égalité entre les sexes!

:: Gazette DES FEMMES

Inscrivez-vous à la liste d'envoi au

www.placealegalite.com

La *Gazette des femmes* est publiée **gratuitement** cinq fois par année et est accessible en tout temps sur Internet.